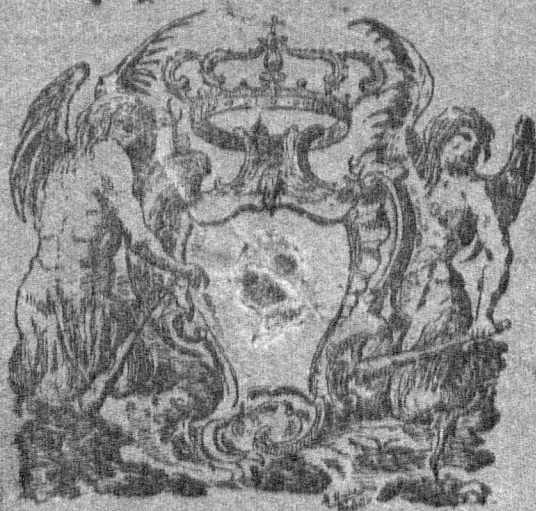


REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique

MEUSUELLE



SOMMAIRE

	Pages
PINELLI (NOEL) <i>Une lettre de l'abbé Rossi</i>	61
PITOLLET (CAMILLE). <i>La royauté de l'île d'Elbe</i> ..	71
SAVELLI DE GUIDO (P.) <i>Les Savelli de Balagne</i>	81
AMBROSI-R. (A.) <i>La défense de la Corse</i>	98

Bibliographie et Nouvelles

AVIS

La Direction a eu le regret de constater l'indifférence de quelques abonnés, qui, après avoir reçu les numéros de l'année 1937, ont refusé le paiement de la quittance qui leur était présentée par la poste. Ils auraient dû penser que le recouvrement de cette quittance coûtait à la Revue :

0,55 pour droit de timbre de quittance,
2,15 pour enveloppe recommandée d'office,
0,80 pour droit de timbre à l'encaissement,
0,75 pour taxe du mandat versé au compte-postal,

soit la somme de 4 fr. 20 cent. ; en cas de refus, cette somme est grevée d'une pénalité de un franc. Ainsi l'encaissement d'une quittance de 25 francs, adressée aux abonnés qui n'ont pas eu le soin de se libérer eux-mêmes dès le début de l'année, coûte à la Revue de 4 à 5 francs, sans parler du travail que la confection de la quittance procure au Directeur.

A la demande de nombreux abonnés, soucieux d'empêcher la disparition de la Revue, l'abonnement est, à partir du 1^{er} janvier 1938, porté à 25 francs pour la France et les colonies et à 35 francs pour l'étranger. La Direction le regrette, mais on ne s'en étonnera pas.

VIENT DE PARAÎTRE :

LE CHANT CORSE

avec airs caractéristiques recueillis et harmonisés par Raoul Laurenti. Etude couronnée par l'Académie, de M. Mathieu Ambrosi. Prix : 10 francs à la « Revue de la Corse » ou chez l'auteur, 166, avenue Saint-Lambert, à Nice.

DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 107, Rue de Sévres, PARIS (VI^e)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42 — Télég. Lmrs 44-66

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

La Corse française

Une lettre de l'abbé Rossi

C'est une lettre trouvée, un jour, par hasard, dans une boîte des quais, dont le propriétaire, sur le vu d'une signature qui ne lui rappelait rien, n'attachait à ce papier que très peu d'importance.

C'est une lettre en français, d'une toute petite écriture, dans le bas d'une grande double feuille. Aucun nom de destinataire, ni dans le corps de la lettre elle-même, ni au revers. Quelques fragments de cire paraissant indiquer que le pli était entouré d'une bande, sur laquelle était peut-être cette adresse. Et, peut-être encore, cela a-t-il été prudemment remis sans adresse quelconque, par un homme de confiance, à celui qui devait le recevoir.

Au bas, modeste et se cachant presque, la signature d'un de ceux dont Ajaccio a la plus légitime fierté : « Père Jean-Baptiste Rossi, gardien des Capucins d'Ajaccio » ; la signature de celui dont l'abbé Letron a pu dire : « L'historien national de la Corse, ce n'est pas, comme on le répète à satiété, Filippini, c'est Ambrogio Rossi » (1).

Et dans les quelques lignes de cet écrit, sauvé com-

(1) On sait que Rossi, dont le prénom de baptême était « Ambrogio », prit, dans son ordre, le nom de « Jean Baptiste ». Comme on suppose qu'il redevint prêtre séculier à la fin de sa vie, on doit donc dire : « l'abbate Ambrogio Rossi » et « le Padre Giovan Battista Rossi ».

me par miracle, une confirmation des plus importantes pour l'histoire du mouvement des esprits à Ajaccio, pendant la Révolution.

*
* *

Au livre XIV de ses « *Osservazioni storiche* », particulièrement dans les observations VII et VIII, l'abbé Rossi insiste à plusieurs reprises sur le fait qu'une très grande partie de la population ajaccienne était, à la fin de 1793, hostile aux menées de Paoli et à ses projets d'occupation anglaise.

Cette hostilité n'existait pas seulement, affirme-t-il, dans l'esprit des Républicains, de ceux des partisans de Saliceti qui avaient exceptionnellement réussi à n'être ni poursuivis, ni inquiétés ; mais encore parmi ceux qui partageaient avec les Paolistes l'horreur du régime terroriste, et, dans cette terre de foi, la volonté de résistance à la lutte antireligieuse.

Et il cite, à l'appui de ce fait, une démarche précise, une démarche importante de la municipalité d'Ajaccio.

Voici, traduits en français (2), les principaux passages des « *Osservazioni* » relatifs à cet incident.

« Bonaparte savait qu'Ajaccio, dans la plus grande « partie de sa population, et presque dans la totalité, « était française, comme d'ailleurs les régions voisines ; « mais elle ne le montrait pas, par crainte de Paoli... » « § 117).

« Cette attitude de Paoli, jointe au bruit qui circulait, « selon lequel « les Anglais viendraient en Corse », le « tout connu et craint de chacun, décida la municipalité

(2) Pour ceux qui désireraient se reporter au texte italien original, ce texte a paru dans le numéro du premier semestre 1897 du « **Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse** ».

« d'Ajaccio à une démarche qui, dans la circonstance,
« ne manqua pas d'être louée par certains, mais fut re-
« grettée par le plus grand nombre... Le corps muni-
« cipal, au nom de la ville, et se portant fort pour les
« populations des provinces occidentales, se décida à
« écrire aux deux amiraux Hood et Langara, en leur
« déclarant que, de toute façon, Ajaccio voulait être
« française. Comme, par ailleurs, tous y étaient roya-
« listes, ils joignirent à cet envoi un second pli pour le
« comte de Provence, frère du malheureux Louis XVI.
« Le porteur des deux plis (bien entendu, à l'insu tant
« de Paoli que du gouvernement) fut le capitaine Giu-
« seppe Drago de Quirico. Le tout fut remis, à Livour-
« ne, à celui qui écrit ces lignes, et qui, le jour même,
« — mais ce ne fut que dans le courant du mois de jan-
« vier de l'année suivante, — le consigna en mains pro-
« pres du marquis Silva, dont il a été déjà parlé.

« Le lecteur me pardonnera cette petite anticipation.
« J'indiquerai plus loin et en son temps, le sort, le sort
« mérité, peut-on dire, qu'eurent ces deux plis. Puis-
« que le chef de la nation, ou tout au moins de sa ma-
« jorité, d'accord avec le gouvernement —, et bien que
« celui-ci, en pleine confusion, ne fut pas encore re-
« connu (3) par l'Europe, — suivait une autre voie,
« quel droit avaient la ville d'Ajaccio et ses magistrats
« municipaux de prendre une pareille initiative?

« J'ai dit qu'ils furent loués par certains, 1° à cause
« de la bonne volonté que cela démontrait; 2° parce que
« cela donnait un exemple de ce que pensait le pays, de
« ce que pensait plus particulièrement la partie occiden-
« tale de l'île; 3° enfin parce que cela témoignait que
« l'on y serait toujours pour la France. Il faut dire aussi

(3) Le texte publié par l'abbé Letteron dit « *conosciuto ancora dell'Europa* ». Mais c'est évidemment une erreur de transcription; et il convient de lire « *sconosciuto* ».

« que cette démarche avait été provoquée par certains
« d'entre ceux qui s'étaient réfugiés sur le continent et
« qui se déchaînaient avec la plus grande violence con-
« tre le général Paoli. Mais ceux qui étaient restés sur
« place avaient un devoir d'autant plus strict de bien
« peser la cause et la portée de ce qu'ils faisaient.

« De tout cela, Paoli n'eut qu'une connaissance très
« vague ; mais, sans qu'il ait su rien de précis, cela lui
« suffit néanmoins pour faire surveiller tout le corps mu-
« nicipal d'Ajaccio, et pour qualifier de « brigands »
« un certain nombre de ses membres ». (§ 127).

Enfin, au paragraphe 131, Rossi explique que les
plis furent expédiés à Portoferraio, où se trouvait alors
l'escadre anglaise ; que l'amiral Hood fut frappé de
leur contenu, et qu'il demanda à des envoyés de Paoli,
arrivés là à peu près en même temps, s'ils étaient bien
sûrs de la fidélité d'Ajaccio. Sur la réponse affirmative
de ces délégués, « le commandant anglais, continue
« Rossi, se montra tranquille mais non persuadé ; sans
« doute le consul Silva, en lui expédiant les plis, lui
« avait-il fait connaître que d'autres plis identiques
« étaient destinés à l'amiral Langara, et qu'il était
« donné connaissance du tout au comte de Provence ».

Quoiqu'il en soit, la question posée par l'amiral Hood,
rapportée à Paoli, inquiéta ce dernier, qui envoya aus-
sitôt à Ajaccio, avec pleins pouvoirs, deux membres du
gouvernement, Panattieri et Giacomoni. Et l'abbé Rossi
termine ainsi :

« Ils devaient, d'une façon toute spéciale, observer
« les faits et gestes des personnes suspectes, parmi les-
« quelles étaient les membres de la municipalité les plus
« en vue... Quant aux plis dont nous avons parlé, ils
« furent classés sans suite, comme des papiers ordinai-
« res, et ils furent retrouvés parmi ceux-ci quelques
« jours après le départ des Anglais. Cette dernière cir-

« constance m'a été confiée par l'un des membres de la
« municipalité qui les avait signés. Les signataires
« avaient eu l'espoir, au contraire, de recevoir une ré-
« ponse quelconque ; et cela eut été naturel, si la dé-
« marche elle-même l'avait été ».

*
* *

Voilà le récit de l'historien, écrit plus de vingt ans après les événements eux-mêmes. (Le livre VII des *Osservazioni* était prêt pour l'impression en 1810 ; le livre XVII le fut en 1819 ; la rédaction du livre XIV doit donc se placer vers 1815).

Et voici maintenant sa lettre, écrite au cours de l'incident ; sa lettre, dont l'italianisme, poussé jusqu'à de légères fautes de syntaxe, prend pour nous, semble-t-il, comme une particulière saveur :

+ Livourne, ce 26 ? 1794.

J'eus l'honneur, Monsieur, de recevoir trois paquets des officiers municipaux gouverneurs de la ville d'Ajaccio, en Corse ; l'un adressé à Son Excellence Don Jouan de Langara, commandant en chef de l'escadre de Sa Majesté catholique, l'autre à Son Altesse Royale le Régent de Louis Dix-Sept, Roi de France ; et le troisième à Monsieur de Trogoffe, ammiral de la flotte française. Dans le moment que je les reçus, il y a cinq jours, je me donnai l'honneur de prier Monsieur le marquis de Silva, consul générale des Espagnols dans cette place, pour bien se donner la peine d'envoyer les paquets à son adresse.

L'honnêteté de M. de Silva est très digne de cette confiance de notre part, ainsi qu'il en donna des preuves ; et fut charmé de se charger de la commission dans l'espoir d'être utile à la bonne cause. Vous saurez, Monsieur, que dans ces paquets il y aura le Procès-

verbal par les officiers municipaux gouverneurs de la ville d'Ajaccio, dont ils demandent la force des flottes combinées; non pas de la très honnête des Anglais; peut-être sans raison, mais encore une fois, nous n'avons point de confiance dans ces Messieurs, tandis que ne la donnent pas, et peut-être en abusent.

J'attends l'honneur de votre avis, Monsieur, pour donner réponse à notre ville, que lui serait de très grande consolation dans l'espoir de voir flotter le drapeau de la Royoté, gloire du nom français.

Recevez, je vous en prie, les assurances d'estime et de respect, avec lesquelles je me dévoue à tout ce que vous regarde, tandis que j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

P. JEAN-BAPTISTE ROSSI,
Gardien des Capucins d'Ajaccio.

*
* *

Ainsi se trouve confirmé l'essentiel du récit des « *Osservazioni* ».

L'abbé Rossi a eu, cependant, par-dessus les années, deux défaillances de mémoire.

Il s'est trompé d'abord sur l'un des trois destinataires des plis envoyés par la municipalité d'Ajaccio. Et il faut reconnaître que les faits ont été plus logiques dans la réalité que dans son récit.

Deux des « paquets » étaient bien destinés : à l'amiral espagnol, don Jouan de Langara, et au comte de Provence. Mais il eut été bien étrange que le troisième fût adressé à l'Amiral anglais Hood, puisque c'était contre son éventuelle intervention que l'on y protestait. Ce troisième pli était en réalité pour l'amiral français dont la faiblesse avait accepté que ses vaisseaux fussent

joint à la flotte anglo-espagnole, et qui avait abandonné Toulon avec celle-ci.

Rappelons brièvement les faits :

Quand Truguet, mandé à Paris, quitte notre grand port de guerre, il laisse le commandement de l'escadre française au contre-amiral de Trogoff-Kerlessy. Celui-ci est un officier de l'ancien « grand corps ». En 1782, à la bataille des Saintes, sous les ordres de l'amiral de Grasse, il s'est brillamment fait connaître, comme lieutenant de vaisseau : il a pris en plein combat, capitaine et second tués, le commandement du « *Glorieux* », et il s'y est défendu, jusqu'à épuisement, comme un brave. Mais il est resté, de cœur, fidèle à l'ancien régime ; et lorsque arrive à Toulon l'amiral Hood (ce même Hood, qui, par une coïncidence curieuse, était en face de lui, onze ans auparavant, à cette bataille des Saintes, sous les ordres de Rodney et sur le vaisseau « *le Barfleur* »), lorsque la ville décide de se confier à la garde de la marine anglaise, il accepte de faire comme celle-ci. Il lutte avec elle contre les armées de la République ; et, le jour de l'évacuation, le 18 décembre, il part, avec Hood et avec son escadre, pour Portoferraio.

C'est à lui par conséquent, et non à l'amiral anglais, c'est à lui que tout naturellement, quelques jours à peine après ces événements, à la fin de décembre ou au début de janvier, s'adresse la municipalité, royaliste, mais française, d'Ajaccio.

Dans la date inscrite en tête de sa lettre, le père Rossi a oublié d'indiquer le mois. Mais les « *Osservazioni* » nous renseignent : c'est le mois de janvier. « Il y a cinq jours », dit-il d'autre part, qu'il a reçu les plis ; et cela se place donc au 21 janvier. Ces plis sont remis au marquis de Silva le jour même : ils ont atteint, par conséquent, les amiraux espagnols et français dans la dernière semaine de janvier. Si la question, que les

« *Osservazioni* » prêtent à l'Amiral Hood, a bien été posée aux émissaires de Paoli, Hood a vraisemblablement été prévenu, soit par Langara, soit par Trogoff, soit même par le marquis de Silva, pour « digne de confiance » que l'eût tenu le père Rossi.

Ainsi les malheureux Ajacciens, loin de retarder l'événement qu'ils redoutent, le précipitent. C'est le 2 février en effet que l'escadre anglaise occupe les principaux ports corses. Le 2 février, douze jours à peine après l'arrivée du capitaine Drago à Livourne, et moins de deux mois après l'évacuation de Toulon ! C'est comme si l'Angleterre, entamant tout de suite la lutte avec le petit officier corse qui va étonner le monde, et qui, pour commencer, vient de le chasser de Provence, voulait prendre sur lui une première revanche personnelle en s'attaquant à son île natale !

*
* *

Le second oubli de l'abbé Rossi pourrait paraître plus grave, si l'on ne se replaçait pas dans l'atmosphère des événements qui ont suivi : l'historien se montre, en lui, tout particulièrement sévère pour la démarche des Ajacciens, alors que l'homme tout court, ainsi que le montre sa lettre, y a visiblement adhéré, et s'y est associé avec la plus grande sympathie.

Sans doute, sa sévérité « a posteriori » s'appuie-t-elle sur ce que les magistrats d'Ajaccio étaient sur les lieux, tandis que lui-même était, à ce moment-là, à Livourne. Mais il ne s'y est pas borné à une simple transmission : il s'y est nettement solidarisé avec ce qu'il appelle « la bonne cause » ; et il a fait alors, lui aussi, à son correspondant inconnu, en dépit de ce qui se passait en Corse, la plus absolue profession de fidélité à la France et au Roi Louis XVII, que ce correspondant pouvait sans doute souhaiter.

Et voici, semble-t-il, l'explication. Quand il a écrit ses « *Osservazioni* », l'abbé Rossi, dont la famille était amie de la famille Bonaparte, avait vu l'extraordinaire épopée de son jeune concitoyen. Quand il a rédigé son appréciation, il y avait eu le Consulat et l'Empire. Il pouvait bien encore dédier son œuvre à Louis XVIII ; mais il ne pouvait pas juger, avec les mêmes yeux qu'en 1794, l'acte de sa municipalité, s'offrant au Roi, au moment même où un Ajaccien, — et quel Ajaccien ! — venait de reconquérir Toulon à la République.

A ce moment-là, tout au contraire, le gardien des Capucins d'Ajaccio, obligé de fuir lui-même son couvent et son île, ne pouvait opposer, dans son esprit, que deux choses : d'un côté, le règne de la Terreur, la lutte sans merci contre le culte et le clergé fidèle au Souverain Pontife ; de l'autre le règne du Roi très chrétien, et la protection qu'il avait toujours assurée à l'Eglise. On n'en était plus au temps où les moines franciscains conduisaient, contre Gênes, la guerre de l'indépendance ; et au surplus, pour ceux-ci, il n'avait jamais été question de livrer la Corse aux Anglais.

*
* *

Mais il est, par contre, un point sur lequel, dans ses deux formes, le récit ne varie pas ; un point sur lequel la lettre de 1794 apporte une totale, une définitive confirmation, et qui est le point principal :

La fidélité agissante de la population ajaccienne toute entière, à quelque parti qu'elle se rattachât, envers la patrie française ; la fidélité poussée tout naturellement jusqu'au risque ; la fidélité résistant même au rayonnement dominateur de la grande figure de Paoli.

Sur cela les deux textes se font écho.

« Bonaparte savait que la presque totalité d'Ajaccio « et des régions voisines était française », affirme l'abbé

Rossi, alors que, la soixantaine dépassée, il écrit la fin de son histoire, à l'aube de la Restauration. Mais, vingt ans plus tôt, mêlé directement à l'action, il disait déjà le peu de confiance de sa ville natale en la « très honnête flotte de ces Messieurs les Anglais », et il ne pensait lui-même, de toute sa ferveur, qu'à « la gloire du nom français ».

Ne serait-ce que pour cela, ne serait-ce que pour ce titre de loyalisme national, dont tout Ajaccien doit ressentir un peu de fierté, il est heureux que ce vieux papier jauni, sur lequel se penche un grand Corse en robe de bure, ait pu, témoin décisif, arriver jusqu'à nous.

Noël PINELLI.

N. B. — A propos de l'abbé Rossi, nous rappelons que la *Revue de la Corse* a formé le projet d'achever la publication des manuscrits de cet historien consciencieux de notre île, manuscrits qui ont été recopiés avec une patience de bénédictin à la Bibliothèque Nationale de Paris. Mais pour que ce projet se réalise, il est nécessaire que les souscriptions à cette publication soient nombreuses et que les frais en soient partiellement couverts. Nous invitons instamment nos lecteurs à nous donner leur adhésion.



La Royauté de l'Ile d'Elbe

Quand, le 20 avril 1814, les voitures qui devaient emmener l'Empereur furent venues se placer au pied de l'escalier de la cour du *Cheval Blanc*, la Garde impériale était rangée en ligne, cependant qu'une foule immense — la population de Fontainebleau et des villages circonvoisins — se pressait aux grilles et dans les rues adjacentes, à onze heures et demie tapantes, les Commissaires étrangers chargés d'accompagner le proscrit étant présents dans la pièce qui précédait son cabinet, Napoléon, aussitôt avisé, délégua Bertrand pour annoncer : « L'Empereur ! » A ce cri, l'assistance s'aligna du mieux qu'elle put pour bien voir. Et, tout de suite, le César apparut. Il trouva, réunis là pour le saluer une dernière fois, au dire du baron Fain, dans son *Manuscrit de 1814*, le général Belliard, le colonel Gourgaud, le colonel de Bussi, le colonel Anatole de Montesquiou, le comte de Turennes, le général Foulcrand, le baron de Mesgrigny, le lieutenant-colonel Athalin, le baron de Laplace, le baron Le Lorgne d'Ideville, le chevalier Jouanne, le général Kosakowsky et son compatriote, le colonel Vonsowitch, le propre baron Fain et, enfin, nota, non sans amertume, que Constant, son valet de chambre de confiance, ainsi que Roustan, son mameluk, l'avaient, dès la veille, abandonné. La Cour la plus brillante, la plus nombreuse d'Europe, était réduite à ces épaves, dont quelques autres sont ensevelies dans l'oubli.

Napoléon, ayant serré ces mains fidèles, traversa la galerie et descendit le grand escalier. Comme, à sa vue, les tambours s'étaient mis à battre aux champs, il leur imposa, d'un geste, le silence. Puis, s'avancant vers sa Garde, il prononça les paroles qu'a conservées l'His-

toire, où il lui plaisait d'attribuer son départ au sacrifice de ses intérêts en faveur de ceux de la Patrie. « Son bonheur — dit-il — était mon unique pensée : il sera toujours l'objet de mes vœux ». Il ajouta : « Ne plaignez pas mon sort. Si j'ai consenti à me survivre, c'est pour servir encore à votre gloire. Je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble... Adieu, mes enfants ! Je voudrais vous presser tous sur mon cœur ! » Alors, le général Petit s'étant approché, l'Empereur le serra dans ses bras, prit ensuite une aigle et, l'ayant pressée contre sa poitrine : « Adieu, s'écria-t-il, chère aigle — et, ce disant, il embrassait l'emblème de sa souveraineté déchuë : « que ce dernier baiser retentisse dans le cœur de tous mes soldats ! Adieu encore une fois, mes vieux compagnons, adieu ! »

Les yeux du César s'étaient embués de larmes. Toute sa Garde sanglotait. L'émotion avait gagné jusqu'à Campbell, commissaire anglais, qui fondit en larmes. Mais l'Empereur, déjà, avait gagné sa voiture où Bertrand l'avait devancé. Les chevaux démarrèrent, la Garde rompit les rangs et disparut. La foule s'écoula en silence. Il fallut huit jours pleins à Napoléon pour aller de Fontainebleau à Saint-Raphau, aujourd'hui St-Raphaël, où, quinze années auparavant, le 9 octobre 1799, il débarquait d'Égypte pour, quatre semaines après, renverser le Directoire. On a suffisamment décrit par le menu les péripéties de ce voyage pour ne point y revenir dans ce bref article. Si, durant la première partie du parcours, à Cosnes-la-Charité, Nevers, Moulins, Roanne, ce n'avaient été qu'acclamations — car, alors, le peuple associait l'infortune du soldat au sort de la France humiliée et envahie, si chaque détachement de cavalerie rencontré sur la route lui faisait escorte aussi longtemps que leurs montures pouvaient pousser leur course, si chaque halte était marquée par des réceptions où se présentaient, comme au temps de la splendeur, autorités et notables,

une fois entrés dans la vallée du Rhône, l'attitude des populations changea brusquement. Aux vivats enthousiastes succéda le plus glacial silence. A mesure que l'on descendait le cours du fleuve, la froideur faisait place à la contrainte, puis à la haine. Ce fut à Avignon qu'éclatèrent les premières insultes. Insultes dont la grossièreté se mêlait de menaces. A Orgon, sur la route d'Aix, la vie de Napoléon fut directement compromise. Il fallut céder aux supplices des commissaires étrangers et revêtir un déguisement. L'Empereur s'affuble donc de l'uniforme d'un de ces compagnons forcés. « Vous ne m'auriez pas reconnu sous ce costume — dit-il plaisamment au sous-préfet d'Aix, ancien auditeur au Conseil d'Etat. Ce sont ces Messieurs qui m'ont sollicité de le prendre, le jugeant nécessaire à ma sûreté ». Il ajouta : « J'aurais pu avoir une escorte de 3.000 hommes. Je l'ai refusée, préférant de me confier à la loyauté française. Je n'ai pas eu à me plaindre de cette confiance depuis Fontainebleau jusqu'à Avignon. Mais, depuis cette ville jusqu'ici, j'ai été insulté et j'ai couru de sérieux dangers. Les Provençaux se déshonorent. Depuis que je suis en France, je n'ai pas eu un seul bon bataillon de Provençaux sous mes ordres. Ils ne sont bons que pour crier. Les Gascons sont fanfarons, mais ils sont braves. Dites à vos Provençaux que l'Empereur est bien mécontent d'eux ».

Ces paroles se lisent dans le très noble ouvrage : *Histoire des Deux-Restaurations, jusqu'à l'avènement de Louis-Philippe, troisième édition, revue avec le plus grand soin par l'auteur*, tome I, Paris, 1857, page 432. L'auteur, on sait que c'est Achille Tenailles de Vaulabelle (il fut député et même ministre) et que son ouvrage en 8 volumes, publié à partir de 1841, fut beaucoup copié — en le poétisant, — par Lamartine pour ces gaspillages des restes d'un beau génie en des élucubrations où il faisait mentir l'Histoire au profit, moins

encore de son impécuniosité de dissipateur qu'à celui de spéculateurs de librairie sans vergogne, dont la race n'a fait que proliférer depuis... Mais les insultes et les injures dont Napoléon se plaignait au sous-préfet d'Aix, venu lui rendre ses hommages, ne cessèrent pas. Obligé de s'arrêter dans un château du Var, qu'habitaient des dames, il ne put contenir le sentiment qui l'oppressait et leur dit, en les abordant : « Il paraît que je suis, pour les gens de ce pays, un brigand et un scélérat. Du moins, tout le monde le dit. Convenez-en, Mesdames ! Maintenant que la Fortune m'est contraire, je suis un misérable et un tyran. Mais savez-vous ce que tout cela signifie ? J'ai voulu mettre la France au-dessus de l'Angleterre ». Non. Ce que « tout cela signifiait », c'était simplement que la France, personnifiée par la portion la plus sanguine et la plus ardente de son territoire, en avait assez de la conscription à outrance et de ce grand bain de sang qui ne voulait pas finir. Ce ne fut qu'à Fréjus que l'illustre déchu retrouva quelque respect, avec l'empressement des autorités. « Vous voyez Napoléon, ce maître du monde, dit-il au maire de Fréjus : le voilà aujourd'hui Empereur de l'île d'Elbe ! Que pense-t-on ici de cet événement ? » La réponse est celle qu'il fallait attendre d'un honnête officier municipal. « Sire, répliqua donc le maire, on croit que vous vous êtes perdu par les droits réunis et par la guerre ». Que pouvait répondre, à cette *vox populi*, l'Empereur ? L'habituelle défaite. Il la redonna en ces termes : « Je le sais, mais trop tard. Cependant, je n'ai jamais fait que prévenir mes ennemis. Etant sûr d'être attaqué par eux, je ne les attaquais pas le premier. Au surplus, j'ai été trahi. Je suis content de la réception qu'on m'a faite dans cette ville. Je regrette que Fréjus soit en Provence. »

Le traité du 11 avril 1814, connu généralement sous le nom de « Traité de Fontainebleau », stipulait, à son

paragraphe 3, que « l'île d'Elbe adoptée par S. M. l'Empereur Napoléon pour le lieu de son séjour, formera, sa vie durant, une Principauté séparée, qui sera possédée par lui en toute souveraineté et propriété ». Cette Ile, séparée du continent par le canal de Piombino, à l'est de la Corse et entre cette île et le continent, à mi-chemin entre Livourne et Cività-Vecchia, a une superficie de 223 kilomètres carrés et compte actuellement, je crois, une trentaine de milliers d'habitants, peut-être un peu moins. Dans ses délicieux, et trop peu connus, *Mémoires d'une enfant*, la femme de Michelet, née d'un père auvergnat du nom de Mialaret a conté comment ce dernier, nommé en 1812 contrôleur des Droits-Réunis à la dite île, y avait trouvé un « monde sauvage de fière indépendance », où il remplissait bénévolement le rôle de professeur de français. Dans ce paysage de rouges collines, de rochers gigantesques de dur granit, parmi la végétation de lauriers et de dattiers, en ce petit monde au grand mystère, — abondante mine de fer, de cristaux, de pierreries, où le grenat, l'agate, les marbres blancs verts surabondent, — qui semble, de ses pôles aimantés, attirer l'Italie (à l'époque des bains de mer, la Toscane y affluait, animant de son mouvement la charmante baie de Portoferraio), Napoléon n'allait-il pas mourir d'étouffement, comme, au fort de Joux, ce spectre noir, le César des nègres de Saint-Domingue, Toussaint, dit Louverture, en 1803? « Chacun, écrit M^{me} Michelet, sentait que rien n'était fini. Etait-ce bien par inadvertance, ou une cruelle prévoyance, qu'on l'avait placé juste au point le plus dangereux, entre l'Italie et la France? Toujours craint et toujours haï, objet constant des terreurs de l'Europe, il n'avait guère chance de vivre. Les Rois avaient-ils intérêt à conserver vivant un être si redoutable, l'idole encore des plus vaillants du monde? Chaque jour, cent mille voix déplo-

raient la clémence qui l'avait épargné. Chaque jour, les journaux invoquaient la vengeance... » (1) Toujours est-il qu'arrivé à l'île le 1^{er} mai 1814, Napoléon prit d'abord au sérieux son petit Empire, comme s'il allait s'y établir pour jamais. « Il y montrait, déclare encore M^{me} Michelet, autant d'activité que dans l'autre, de 100.000.000 d'hommes. Il créait des routes, exploitait les mines, ornait San Martino, son Saint-Cloud solitaire ». Les historiens français, s'ils ont suffisamment tiré au clair cette période de l'existence napoléonienne, sur laquelle toute sorte de documents ont jeté une lueur éclatante, ne semblent, en revanche, pas s'être préoccupés de reconstituer le cadre de cet intermède de dix mois dans la grande tragédie où sombra le destin du grand homme. Ces dix mois, cependant, sont bien quelque chose et représentent, dans une existence encore si pleine de vitales énergies, une période digne d'être passée au crible de l'analyse psychologique.

D'abord, pourquoi ce choix de l'île d'Elbe, de préférence, par exemple, à son île natale? Napoléon a déclaré, à Sainte-Hélène, que son propre choix était, en fait, allé vers la Corse. Mais, dans la lettre de l'ex-ministre de la Guerre, plus tard délégué de l'Angleterre aux congrès de Châtillon et de Vienne, puis d'Aix-la-Chapelle, Castlereagh, au ministre des Colonies, Bathurst, en date de Paris, 13 avril 1814, on lit ce passage : « J'aurais désiré substituer une autre position à celle de l'île d'Elbe pour servir de retraite à Napoléon. Mais il n'y en a pas de disponible qui présente la sécurité sur laquelle il insiste et contre laquelle on ne pourrait faire les mêmes objections. Et je ne crois pas pouvoir encourager l'alternative dont, d'après l'assurance de M. de Caulaincourt, Bonaparte avait plusieurs fois

(1) **Mémoires d'une Enfant**, Paris, Hachette, 1867, pages 330 et 331.

parlé : d'avoir un asile en Angleterre... » On sait aujourd'hui quel foyer d'intrigues devint ce lieu d'exil et pas n'est besoin de redire ici ce que l'on trouve dans des ouvrages connus de tous les napoléonistes. Mais je tiens cependant à signaler aux curieux, s'il en est encore de ces choses lointaines, dans les jours troublés que nous vivons, l'intérêt que présente la lecture d'un livre qui est passé inaperçu chez nous et qui a paru en 1933, comme fascicule onzième de la série dite : *Libri verdi*, consacrée aux « drames et secrets de l'Histoire » et qu'édite Mondadori. L'auteur est M. Cipriano Giachetti, qui a intitulé son travail : *I Giorni d'Elba*, en bon journaliste, à qui les secrets de la composition d'un ouvrage destiné à être lu ne sauraient rester étrangers. Déjà, d'ailleurs, l'érudit et fin archiviste, feu Giovanni Livi, de Bologne, lui avait tracé la voie dans son *Napoleone all' isola d'Elba*, qui avait vu le jour en 1888. Mais son propre ouvrage, qui ne coûte que 7 livres et est soigneusement illustré, reprend avec originalité et nouveauté un thème nullement usé et il a eu soin, au surplus, de le compléter par une excellente bibliographie, comprenant maintes pièces inédites.

En somme, l'Empereur, s'il aborda dans son île avec l'intention, sans doute, d'y finir ses jours, ne tarda pas à être repris par les voix du Continent et laissa vite aller à vau-l'eau ses projets de souverain d'un royaume en miniature. Il eut un premier déploiement d'énergie, qu'a dûment signalé la femme de Michelet, s'occupant des moindres détails, jusque de l'ameublement de son palais, qui domine, entre les forteresses jumelles du Faucon et de l'Etoile, le port de Portoferraio, ainsi que de sa villa de San Martino, au centre de l'île et du Castello di Marciana, résidence de M^{me} Mère, sur les pentes abruptes du monte Capanna. Mais comment ne pas céder rapidement à la désillusion, devant l'accumulation des infortunes ? Napoléon avait un cœur d'homme (ses lettres à

Marie-Louise en font preuve) et quand il vit que ni sa femme, ni son fils ne le rejoindraient, il comprit que cet îlot, même animé par le feu follet d'une Walewska, ne serait désormais pour lui qu'une géôle et ne songea plus qu'à en sortir, pour tenter de nouveau la grande aventure. Il était trop près de l'Europe pour la tranquillité de celle-ci. Ce n'était qu'un continuel va et vient de messagers. Les espions étaient partout. Le congrès de Vienne ne le laissait pas en repos. Metternich et Talleyrand ne dormaient pas tranquilles tant qu'ils le sentiraient là. On soudoyait des assassins pour le faire disparaître. Des « patriotes » italiens songeaient à le placer, après une Révolution qu'il eût dirigée, à la tête d'un nouvel Empire de Rome. Le Grand-duc de Toscane trouvait que c'était un voisin gênant. La France, nerveuse, malade, se préparait à un changement. M^{me} Michelet nous montre son père occupé à lire à l'Empereur (en les lui traduisant), les passages les plus saillants des feuilles anglaises : « Tous les jours arrivait dans l'île la masse énorme des lourds et longs journaux anglais. Chacun est un volume en petits caractères. Ces feuilles arrivaient chargées d'un noir torrent d'encre et de haine. Il se les faisait traduire de vive voix. On ne pouvait lire tout et l'on s'en fût gardé. Il fallait un œil bien rapide, un tact parfait et sûr pour lire l'utile, pour écarter l'outrage. Tout cela, devant lui, sous son œil sévère, curieux, qui s'inquiétait de tel silence, de telle omission, aurait voulu voir tout, dans chaque page interroger le sort... » Et ce fut, dans la nuit du 27 février, le *volo dell'aquila*. Écoutons une fois encore parler l'auteur de *L'Oiseau* : « A Elbe, février, c'est déjà le printemps. Napoléon arrive à sa villa l'esprit plein de projets. Il veut embellir ses jardins. Cependant, il promène sa longue-vue sur l'horizon, sourit. Quatre heures plus tard, il cinglait loin de l'île. Il allait aborder la côte de Provence au point

le plus désert, près des marais d'Antibes. Qui l'eût attendu là? Ceux qu'il laissait derrière pouvaient, à leur passage, trouver plus de dangers : la grande nouvelle de la fuite répandait partout la terreur... »

Le tourisme n'a guère cure d'aller voir l'île d'Elbe. Et c'est dommage. Ou, peut-être, cela vaut-il mieux pour ses quelques fervents. Napoléon y avait tracé des routes. Il y en a assez pour apprécier les merveilleuses beautés de ce coin perdu dans la mer latine, au climat parfait, à la population accueillante et simple, où les souvenirs de Napoléon ne manquent pas. Son palais, adaptation et transformation des *Mulini*, est nu de tout objet napoléonien et seul le jardin a conservé le siège d'où son œil d'aigle « embrassait, dit M^{me} Michelet, la mer, de son berceau, la Corse, aux Alpes, berceau de sa gloire ». Les motifs de méditation ne lui manquaient pas. Eternel résultat de passions sans mesure et d'une puissance sans limites ! Leçon toujours perdue ! Un peu plus de deux ans auparavant, le 22 juin 1812, franchissant le Niémen pour aller combattre la Russie jusqu'aux plus extrêmes confins du continent européen, son front était ceint d'une double couronne. Ses Etats allaient des bouches de l'Ebre à celles du Tibre. Française, la Hollande, et la capitale du monde catholique n'était qu'un simple chef-lieu de département français. Roi d'Italie, il ne régnait point seulement sur la Lombardie et les anciens Etats vénitiens, puisqu'une de ses sœurs occupait le trône de Naples. N'avait-il pas, en outre, assis deux de ses frères sur les trônes d'Espagne et de Westphalie ? Protecteur de la Confédération helvétique et Médiateur de celle du Rhin, ses ordres étaient des lois pour la Suisse et une moitié de l'Allemagne, dont les soldats n'avaient d'autre drapeau que le sien. Et n'entraînait-il pas à sa suite, contre le colosse du Nord, les armées d'Autriche et de Prusse ? Mais vingt-deux mois avaient

suffi pour que tous ces trônes, élevés au prix de tant de deuils, s'écroulassent, pour que toutes ces provinces lui fussent ravies par la violence, que sa double couronne tombât sur le dernier champ de bataille et que, de cette prodigieuse fortune, il ne lui restât cet imperceptible point marin que lui avait laissé la pitié dédaigneuse des dynastes, ses vainqueurs et dont il rêvait maintenant de s'échapper, pour courir une dernière fois sa chance. Si de tels pensers hantaient peut-être la cervelle du « Corse à cheveux plats », ils hantent, à coup sûr, l'esprit du visiteur cultivé de l'île d'Elbe. A San Martino, le Musée napoléonien, installé dans la villa par son propriétaire, est depuis longtemps dispersé et vide. Les aigles dorées à l'entrée et la frise de N alternant avec des abeilles subsistent, comme aussi la chambre égyptienne avec ses authentiques figures sur la muraille et son bassin central, dont les eaux, animées de poissons, répandaient la fraîcheur. Un pupitre, quelques beaux meubles subsistent. De la chambre à coucher nue il n'y a que le papier qui soit de l'époque. Napoléon l'avait choisi. Ces bizarres festons, ces nœuds floraux ont vu son regard, durant ses insomnies, se fixer sur leurs lacis. A quoi songeait-il ? Au sommet du monte Capanna, passées les quatorze petites chapelles du Chemin de Croix abrupt, au sommet des rocs, près du sanctuaire de la Vierge toujours objet de pèlerinage, avec ses trois sources à l'eau glacée, l'humble ermitage est conservé où Napoléon, fuyant les chaleurs du centre de l'île, venait respirer les brises de la mer. C'est là, dans cette longue, basse, étroite hutte, dont les avars ouvertures donnent sur des versants à pic, ombragés de châtaigniers, que, le 1^{er} septembre 1814, il eut sa dernière rencontre avec la comtesse polonaise... Que de sujets de mélancolies, que de salutaires leçons !

Camille PITOLLET.

Les Savelli de Balagne

Ainsi, les Savelli de Balagne actuels tirent leur origine :

1° *Du comte Malaspina Savelli de Balagne, dit Pinasco* (N° 1) pour les branches de Corbara, de Sant'Antoninu, de Torre d'Aregnu et de Santa Reparata.

2° *Du seigneur Malapensa Savelli de Balagne, dit Pinasco*, pour les branches de Speloncatu.

3° *Du seigneur Malafede Savelli de Balagne, dit Pinasco*, pour les branches de Bracaggiu et Lavatoggiu.

Un ouvrage en vers : *Il d'Ornano Marte* (Tournon, 1602) par Biagino Leca, capitaine des gardes du maréchal d'Ornano, a connu un réel succès, par les précieux renseignements donnés dans ses vingt-quatre chants sur les principales familles corses de la fin du XVII^e siècle.

1° *Les Savelli de Balagne (branche de Corbara)*, l'extrait ci-dessous de l'œuvre précitée permettra de constater que les descendants directs du comte Malaspina Pinasco comptaient à cette époque parmi les principales familles nobles de la province :

Così alla porta del quartier fertile
S'appresentò, dicendo ove stanno
Di Balagna ciascun spirito gentile.
Mira di tutti il più nobil munile,
Poi cominciò dicendo a man a mano :
Quei di Sant-Antonino i qual toll'hanno
L'origin loro d'un conte **Savelli**
Che ha il nome lor mandato oltre agli stelli.
Disse il profeta, in questa alma alta spiaggia,
Presso a quella vedrai questa altra schiera,
Della nobile stirpe di Corbagia,
Ch'eterno nome, quasi gode altiéra.
Vedi la copia, generosa e sagia
d'Aggiutelli, benigna ancor fiera
Vincenzio Reverendo, ch'al pastore

(1) Cf. le numéro 108 de la Revue.

Roman, cammerier vien con molto honore
 Della propria virtù, sott'al cui stano,
 Molti titol, un bono e degno effecto
 D'archiprete, canonico e pievano,
 Prior, abbate, hor mira il suo perfetto,
 Donat'quel d'Aggiutelli, mano a mano ;
 Con tre figli, ciascun d'un raro aspetto
 Vedili star tra virtuosi quivi
 Honorati, immortal, vivi, fra vivi.
 Vedine hor un, ch'obede il sacro chano
 Coronato per divo, almo poeta
 Di stella e di piu ancor degno pievano,
 Poi ch'ei fa la sua patria, altiera e lieta :
 In poesia, con quella degno mano
 Il timor delle cui, molti ne quieta
 Giovanni il Guidi, che in questo alto regno
 D'eterna fama si corona degno
 Mira presso a costui, quel Giovan Francesco
 Di Parsian, puoi del Guido un Mannone (n° 26)
 Vedi Renuccio, ch'al monticel pesco
 Nobil, della Corbagia reggione.
 Giuseppin pur del Guido, ardito e fresco.
 Il cerucico Santo, homo di raggione.
 Vedili stare in questa alma lumiera
 Ciascun pien d'honor, con faccia altiera.

Dans la généalogie donnée plus haut nous avons noté que Arrighetto (n° 25), frère du général comte Giacomo et de Vincentello Savelli de la Corbara de Balagne, eut pour fils : Renuculo, Mannone (n° 26), Vincenzo, Giov. Martino et Giov. Francesco, cités par Biagino Leca.

Les Actes notariés de Corbara et la Pratica Manuale donnent de plus amples renseignements sur ces membres Savelli de Guido de la Corbara, dits les Ajutelli :

1° *La Tour du comte (Torra del conte)* : Vincenzo et Giov. Martino, fils d'Arrighetto (n° 25) se rendirent chez leur oncle le général comte Giacomo, lequel avait été reconnu par les princes Savelli de Rome, pour avoir son origine de leur illustre maison.

a) Le docteur Vincenzo fut Grand porte-croix du Souverain Pontife (gran Crocifero). Il fit construire à Corbara une grande tour renommée, d'après la *Pratica Manuale*, par ses ferronneries (page 167) et eut pour fils : Giov. Battista.

Le docteur comte Giov. Battista occupa, d'après *Les Annales de Banchemo, podestat de Bastia (1651)*, la charge de Vicaire général du Gouverneur de la Corse à Bastia. Il fit vérifier, en 1620, la généalogie de la branche corbaraise des Savelli de Balagne par le prince Honorio Savelli d'Arignano, lequel le reconnut par lettres patentes comme descendant du guerrier Guido de la famille romaine des Savelli et d'après *l'Histoire de Corse*, par Cambiagi (de Florence), le fit bénéficier d'un « *Quarto nel suo palazzo, tavola, carrozza, servitù e piattu* ».

La Pratica Manuale ajoute que ce comte habita « *con molto suo decoro* » le château construit par son père à Corbara, au lieu dit encore actuellement : *A Torra del conte ou A Torra*, où il mourut en 1655, sans laisser de descendants.

Au cours de la Révolution Française, nous dit le *Manuscrit Corbara*, cette tour fut complètement rasée par les révolutionnaires d'Ile-Rousse et de Corbara.

Des décorations de cette demeure, il ne reste plus que la lampe avec couronne comtale, suspendue actuellement devant le maître-autel de l'église de Corbara.

b) *Le docteur Giov. Martino, fils d'Arrighetto* (n° 25) : composa en vers la « *Vie de saint Gavin Savelli de Rome* » (Rome, 1570) et la dédia aux Princes de ce nom, lesquels le reconnurent également comme de leur famille.

Il fut couronné au Campidoglio à Rome comme poète-lauréat et mourut vicaire général de l'évêché de Sagona.

c) *Mannone* (n° 26), *fils d'Arrighetto* (n° 25), fit construire à Corbara le vieux manoir de Guido en 1580, où sa descendance s'est perpétuée jusqu'à nous.

Les actes des notaires et d'état-civil de Corbara nous donnent le nom de ses descendants directs : n° 27, Giov. Pietro (1585-1670); n° 28, Simon Giovanni (1629-

1701); n° 29, Giov. Pietro (1681-1730); n° 30, Andréa (1707-1779); n° 31, Carlo Maria (1741-1791); n° 32, Pietro Maria (1780-1855); n° 33, François (1846-1929); n° 34, Pierre (né en 1899), Charles (né en 1902) et Isabelle (née en 1906).

Les actes des notaires de Corbara donnent les titres de *Mangnifico* et de *Nobile* aux fils de « *Quondam Mannone Savelli de la Corbara* » et à leurs descendants.

Deux des fils de Giov. Pietro (n° 27) devinrent Douze Nobles : Giov. Francesco (1674) et Giov. Camillo (1672 et 1674). Ce dernier fut notaire et ses « *Ceppi* » nous sont parvenus avec plusieurs livres de ses successeurs.

Simon Giovanni (n° 28) après avoir marié sa fille unique, devenu veuf, se remaria et eut Gio. Pietro (n° 29).

3° *La Ville fortifiée de Paolina* : Andréa (n° 30) fils de Giov. Pietro, mourut à Corbara, podestat maggiore de la piève d'Aregnu, en 1779.

En 1758, il avait reçu dans le vieux manoir de Guido, le général Pascal Paoli, chef des patriotes corses et les quatre délégués du port d'Argajola.

Le *Manuscrit Corbara* relate cette entrevue historique. Le général de Paoli essayait de décider les quatre délégués de rompre avec les Génois.

Les quatre Argajolais refusèrent par crainte des représailles de la République de Gênes. Le père de la Patrie leur montra alors l'îlot rouge de la terrasse de cette demeure, et *l'Histoire de Paoli par Arrighi* (1843) atteste aussi que le chef des Corses prononça ces prophétiques paroles : « *Vous voyez ces cabanes de pêcheurs au pied de l'Île-Rousse, bientôt il surgira de cet endroit une ville qui s'élèvera sur vos ruines* ».

La naissance de la ville et port de *Paolina* fut ainsi décidée et des fortifications furent construites autour de

ce port commercial des patriotes corses, actuellement en partie démolies. Paolina se nomma pendant quelques années : *Vaux*, puis prit son nom actuel d'Ile-Rousse. Son fondateur méritait mieux de la reconnaissance de ses habitants. Argajola, jalouse de ce nouveau port, refusa par la suite d'être rattachée au canton d'Ile-Rousse et fait partie, de ce fait, du canton de Muru, plus éloigné.

D'autres souvenirs historiques se rattachent à cette maison corbaraise où se décida la naissance d'une florissante ville corse.

L'Histoire de Corse, par Renucci (1833), confirme le manuscrit précité et nous dit qu'elle fut incendiée par ordre du commissaire révolutionnaire Barthélemy Arena, ennemi politique de Giov. Pietro, dit Savellino, fils cadet d'Andrea, secrétaire du général Paoli, député au Comité supérieur de Bastia, Président de la Balagne (1754-1839), décoré du Lys en 1815.

Ses mémoires inédites sont très intéressantes sur cette période d'anarchie en Balagne et serviront, un jour, de sérieuse mise au point à l'opuscule *Les Arena*, de Henri Flach (Paris, 1925).

Arrêté arbitrairement sur leur ordre, Giov. Pietro, malgré six gendarmes et une effroyable tempête, s'évada à la nage du bateau qui l'amenait à la guillotine de Toulon. Il rejoignit le général de Paoli à Londres, où il passa cinq mois. Rayé de la liste des Emigrés, il restaura les ruines de la vieille demeure de Guido en 1801, racheta une partie des propriétés vendues comme biens nationaux et reconstruisit ses archives familiales, qui avaient été en partie brûlées ou volées. Nous conservons encore inédites diverses lettres que lui adressa le général de Paoli à son retour d'émigration.

N° 31, *Carlo Maria* : frère aîné du précédent, mourut podestat de Corbara (1741-1791). Son fils, *Pietro*

Maria (n° 32), avocat, magistrat (1780-1855) fut l'auteur de l'*Historique de la Légion Corse* où il servit comme capitaine. Décoré de la médaille d'Honneur et du Lys, il se maria avec Francesca Maria, sœur d'un propriétaire d'Aregnu, François Marcelli, dit Rancione (branche des Savelli d'Aregnu) dont la mère, née Liccia-Orticoni, de Monticellu, réunissait dans ses descendants le sang de Giovanninello et celui de Giudice par les Orticoni.

De ce fait, nous possédons également inédites les lettres du général de Paoli au chanoine Erasme Orticoni, oncle de cette aïeule et conseiller du chef des Corses précité.

Dans la *Revue de la Corse* n° 24, M. Yvia Croce a écrit la biographie de Pietro Maria (n° 32). Il déclare que Valéry a fait son éloge dans son *Voyage en Corse* (1837) et le R. P. Prosperi Giachino a dit aussi dans son livre : « *La Corsica e miei Viaggi in quell'isola* » : « *Ce fut lui qui s'offrit généreusement à loger le prédicateur et je fus traité dans sa demeure avec cette dignité dont est fort riche ce seigneur qui aux nombreux talents et lumières dont il est orné joint le mérite d'être issu de la très noble lignée des Savelli de Rome* ».

Pietro Maria eut deux fils : le comte Jean Pierre Paul, dit Savellino (1840-1885), Chevalier de la Légion d'Honneur, Consul, mort pour la France à Panama, et François n° 33 (1846-1929) auteur du manuscrit : *Corbara* renfermant de précieux renseignements sur ce village.

Ce dernier épousa Laure, de la famille des Casanova (2), de Pioggiola, dont le début d'une curieuse et an-

(2) De ce mariage était issu : Jean Pierre Paul, dit Savellino (1896-1918) aspirant au 5^e Cuirassiers, Croix de guerre, mort pour la France.

Du même, il reste actuellement : n° 34, Pierre, signataire de ce résumé historique noté dans : **l'Anthologie des Ecrivains**.

tique chanson de guerre de la région du Giunsani rappelle le surnom ainsi que les faits d'un de ses membres :

Matteucciu dei Goboni
Su la mula rinomata
La terzetta sull'arcioni,
La schuppetta fiancolata
Ha sonnatu il colombu :
La Pieve s'è sollevata.
E quandu parlo il piombu
A Patria fu liberata.

Le dernier descendant du chirurgien Santo, de la poésie de Biagino Leca, fut Santarello (décédé en 1911) lequel nous a donné le manuscrit de ce chirurgien renfermant ses nombreuses recettes médicales.

Enfin, Giuseppino, de cette même poésie de B. Leca, était fils de Mannone (n° 26) ; il mourut chanoine à Corbara (testament du 3 janvier 1674, notaire Giov. Camillo, fils de son frère Giov. Pietro (n° 27). Son autre frère, le chanoine Filippo, mourut à Cervione (testament du 7 mai 1640, notaire Giov. Batt. Blasi).

En l'an 1700, les ruines du castel de Corbara furent transformées en chapelle sous le vocable de N. D. des Douleurs (Madona dei Setti Dolori) par les soins du chirurgien Dominique Aitelli de Savelli, que les archives paroissiales disent : *Satis clarus* et attestent qu'il fut enterré, le 12 février 1728, sous les dalles de la salle d'armes du rez-de-chaussée. Bien que rasées jusqu'au premier étage, ses tours montrent encore l'importance de son appareil défensif. Les autres casemates qui dominent un impressionnant à pic se sont écroulées et leurs vestiges sont dits dans le pays : le fort (*u forte, u fô*).

Corses (1930-Ajaccio) sous le pseudonyme de Pierre Ajutello ainsi que Charles et Isabelle.

Le hameau de Guido possédait 99 habitants en 1850, presque tous des Savelli de Corbara. Actuellement notre famille est seule à porter ce nom et la généalogie indique l'extinction ou le remplacement des autres branches par les **Franceschini** ou Mariani de cet écart corbarais.

Un manuscrit inédit : *La Vie de Davia, Impératrice du Maroc* (ex-Marthe Franceschini (1756-1799), conservé par les descendants de son frère Vincent, à Mayaguez (Porto-Rico), dit que cette Corbaraise fut capturée avec ses parents par les pirates barbaresques.

Sa famille s'honorait d'avoir pour aïeule une fille du deuxième Mannone, comte feudataire et seigneur du castel de Corbara, mariée à Franceschino des comtes Colonna de Cinarca, partisan du roi d'Aragon, dont les descendants auraient donné origine aux diverses branches Franceschini de Corbara et de Pigna.

Un autre illustre descendant de cette aïeule Savelli serait ainsi Jean-Baptiste Franceschini-Pietri (1835-1915), fidèle secrétaire particulier de l'Empereur Napoléon III, enterré à Farnborough-Hill (Angleterre) près du tombeau de ce souverain.

2° *Les Savelli de Balagne (branches de Sant'Antoninu)*. A la fin du XVII^e siècle, le docteur Pierre Morati note, dans sa *Prattica Manuale*, que le village de Sant'Antoninu était surnommé le pays des Gentilshommes (*paese de' Caporali*) parce qu'il existait en son temps quatorze familles Savelli, bénéficiant de divers privilèges et exemptions de la République de Gênes.

Le chanoine Ricci, historien corse, déclare que le gouverneur pontifical Centio Savelli, de Rome, rappelé en 1072, ne retourna pas à Rome et se serait établi à Sant'Antoninu où il aurait laissé des descendants.

De même, divers fils cadets de Mannone Pinasco, seigneur de Corbara, restèrent à Sant'Antoninu après le partage de la seigneurie de Buono avec son frère cadet Manuello, en 1375.

La chronique de Giov. de la Grossa ne donne pas la Généalogie des descendants de Mannuello Pinasco, mais les *Capitula Corsorum* (1453) mentionnent parmi les chefs : Vincentius et Ranugius de Sant'Antoninu.

Les *Archives du Royaume d'Aragon* à Barcelone renferment les copies des lettres patentes accordées par le roi Alphonse V à Emmanuel et Rinucolo de Sant'Antoninu (1456).

L'*Histoire de Corse*, par Filippini (1590), indique le nom de divers autres Savelli de Sant'Antoninu tels que : Risturcello, Anton'Paolo, Giacomo, Francesco, Sforzio, etc..., tandis que d'autres livres précités donnent le nom de ses Douze Nobles.

D'après les documents et généalogie de la branche directe de Mannuello, nous savons que Mannuello (n° 19) eut deux fils : Biasino et Ajutello, ainsi que l'indique son testament du 6 mai 1404 (notaire Ristoruccio).

Biasino (n° 20) eut trois fils : Antonio, Ristoro et Giovanni, d'après son testament du 7 mai 1419 (notaire Ponzuto), Ristoro remit sa généalogie au gouverneur génois Janus de Campofregoso, en 1441.

Après Antonio (n° 21) (1451) ce fut Paolo Antonio (n° 22) (1486), David (n° 23), Giov. Battista (n° 25), Antonino (n° 26), Piero (n° 27), Giov. Battista (n° 28) (1650), don Piero (senior) (n° 29), Giov. Piero (n° 30), Piero (n° 31) (1800), Giov. Battista (n° 32), Piero (n° 33) (1890).

L'abbé Giov. Battista, frère de Piero (n° 31), se fit intégrer au Patriciat romain en 1783, avec le titre de Comte. Il mourut en 1824.

Son diplôme fait mention de la reconnaissance de parenté que le prince Honorio Savelli, d'Arignano, accorda au comte Giov. Battista Savelli (1620) *lequel était de Corbara et non pas de Sant'Antoninu*, ainsi que l'indique à tort l'*Armorial corse* (1892), sur la base de ce document.

En 1650, un aïeul de cet abbé se nommait aussi Giov. Battista (n° 28) mais il était le fils de Piero (n° 27),

tandis que le *Comte* Giov. Battista était fils de Vincenzo S. de la Corbara et mourut sans descendants en 1654.

Le major Jaussin a relevé, dans ses *Mémoires historiques* (Lausanne, 1758), une reconnaissance de parenté de don Julio Savelli, prince d'Albano, en faveur de Rodolphe Savelli de Sant'Antoninu, sergent dans un régiment de ce Prince, d'après son passeport du 10 mars 1690, lequel porte en effet : « *Il riguardo anche dell' antico ereditario e proprio merito che ha la di lui famiglia con la nostra casa* ».

L'autre concerne le Rév. Félix de Sant'Antoninu, qu'un acte du notaire Paliereto à Rome, du 1^{er} sept. 1693, signé par ce même prince Savelli d'Albano, déclare être le fils de Félix : « *Della sua famiglia Savelli* » et le nomme chapelain de Santa Maria del Sole, chapelle sise dans l'Eglise Santo Stefano à Rome.

Cette branche directe de Mannuello Pinasco, fils cadet du comte Arrigo Savelli de Balagne de Sant Antoninu, s'éteignit vers 1892.

Ses documents avaient été cédés vers cette époque à une autre branche de village, de sorte qu'il n'est plus possible de connaître la véritable ascendance des actuelles familles Savelli de Sant'Antoninu.

Une autre branche de ce village a eu Giuseppe Ottavio Nobili Savelli (1742-1807) dont on connaît le talent poétique comme traducteur en vers italiens des « *Odes latines d'Horace* » et le rôle politique en 1794, comme délégué par les patriotes, pour offrir la couronne de Corse au Roi d'Angleterre. Cette ambassade fut cause plus tard de sa mort en exil. Les 140 lettres que le général Pascal de Paoli lui écrivit ont été publiées dans le *Bulletin de la Société des Sciences historiques de la Corse* et démontrent l'esprit francophile du Père de la Patrie.

Quant au castel de ce village, la *Chronique de Mon-*

teggiani en fait encore mention en 1470, lors du mariage dans l'Eglise de Sant'Antoninu des enfants du comte Juan Paolo de Leca avec ceux du gouverneur Tomasino Fregoso et elle nous dit que, dans la crainte d'un coup de main, les Pinaschi en défendirent l'accès à tous les gentilshommes invités à la cérémonie.

Cette chronique note les prénoms de ces Savelli : Ristociello, Antone et Juan Santo de Sant'Antoninu.

En 1482, le comte Juan Paolo da Leca revint à Sant'Antoninu et donna l'ordre à ses troupes de brûler la maison et les biens des Savelli de ce village, qui lui avaient été contraires dans sa lutte contre le chef Rinuccio de la Rocca.

Nous retrouvons à nouveau sa trace dans l'*Histoire de Corse* de Filippini (T. III, pages 500 et 504) lorsque les troupes françaises, sous les ordres de Sampiero Corso, avaient fortifié Sant-Antoninu.

Actuellement quelques vénérables vestiges du castel du comte Pino Savelli témoignent encore de sa forte position stratégique, ainsi que du glorieux passé de Sant Antoninu, ancienne capitale (*stato luogo*) d'après le notaire Giov. de la Grossa, de tout le fief de la Balagne.

3° *Les Savelli de Balagne (branches de Santa Reparata)*.

La *Prattica Manuale* cite plusieurs membres célèbres de cette branche (pages 168-179-185). Sa généalogie atteste également ces noms et indique que plusieurs d'entre eux furent membres du Conseil des Douze Nobles corse.

Dans ce village et à son hameau de Palmentu s'élèvent encore diverses tours carrées et démantelées, fondées au cours des siècles par ces Savelli et les familles : Ortoni, Fabiani, Fondacci, Léoni, Liccia, etc... (page 173).

Entre ces familles nobles de Santa Reparata eurent

lieu de nombreux combats singuliers à l'endroit dit : *Campodomito* (champ du repos). Le manuscrit de l'abbé Oriconi déjà cité atteste, d'après la tradition locale, que ce lieu-dit forme une petite plaine, entre Santa Reparata et le couvent de Corbara et fut, en ces temps, tout imprégné de sang (*tutta inaffiata di sangue*).

La branche directe de Santa Reparata s'est éteinte ; elle est remplacée depuis 1919 par une famille Savelli de Sant'Antoninu (frère d'un préfet de ce nom).

4° *Les Savelli de Balagne (branche d'Aregnu)*. La *Prattica Manuale* (page 180) cite parmi les familles nobles de ce village les Savelli et Avazeri, A la page 168, nous constatons que l'une des familles d'Aregnu, les Marcelli, étaient aussi des Savelli de Sant'Antoninu, parents du « docteur Vittorio Marcelli o sia Savelli di Santu Antoninu ».

Cette famille est représentée actuellement par les familles Allegrini et Lanata, par suite de leur mariage avec les filles du sciô Pio Luigi Marcelli, décédé en 1936.

5° *Les Savelli de Balagne (branches de Speloncatu)*.

Un manuscrit du siècle dernier, que nous conservons, mentionne une amusante anecdote relevée dans ce village, concernant les illustrations sabelliennes et la défection de Malapensa Savelli de Balagne, dit Pinasco, seigneur du castel et région de Speloncatu.

En 1880, un vieillard appartenant à une des branches éteintes des Savelli de ce village, trouvait un réel plaisir à raconter la vie des illustrations de la famille Savelli romano-corses.

Son fils l'abbé Don Clément de retour au village natal pour quelques jours apprit avec tristesse ces interminables panégyriques.

Il se promit de guérir ce fol orgueil parternel et à cet effet il fit la leçon à quelques villageois de ses amis.

Le lendemain soir, son vieux père s'en fut à la veillée sur la place de l'église et, suivant son habitude, entreprit de critiquer une quelconque famille corse, dont les malicieux villageois s'entretenaient à dessein.

« Tout ce que vous voudrez, mais cette famille ne
« peut être comparée à la maison des Savelli, l'une des
« plus anciennes de la Ville éternelle parce qu'elle était
« issue, ainsi que l'atteste Garaman, d'Aventin de Sabellis, roi d'Albano et chef des Sabins ou tribu Sabella. Il batailla contre Enée et fut enterré sur la colline de Rome, dite mont Aventin Savelli, lequel fut
« depuis la résidence de ses descendants.

« C'est pourquoi dans la donation de Rome, faite au
« Saint Siège par l'Empereur Constantin le Grand, cette
« famille est désignée ainsi :

« *Sabella ou Nobile de monte Aventino ou Aventinenses et Nobiles de Quintiljis de Sabellis.*

« Vous saurez aussi que cette illustre maison a donné
« de nombreux guerriers, tribuns, consuls, sénateurs, 37
« cardinaux, les six papes suivants : Libère I^{er}, Eugène
« I^{er}, Benoit XI, Grégoire XI, Honorius III, Honorius
« IV.

« Rome lui doit aussi le vénéré voile de Sainte Vénus, dit de la Sainte Face, rapporté de Jérusalem en
« l'an 120, par l'un de ses membres, Volusianus.

« Un bas-relief dans l'Eglise Saint-Jean de Latran,
« par Jacques del Duca, représente l'impératrice Sainte
« Hélène et porte à sa base : *Helenae Sabellae*, ce qui
« atteste bien la parenté des Savelli avec la cour impériale de Constantinople.

« Son autorité était si grande en l'an 1272 que l'un
« des siens, Fabius, fut choisi par le pape Grégoire X
« comme gardien du conclave pendant les élections pontificales, ainsi que tribun, capitaine et maréchal perpétuel de la ville de Rome avec pleins pouvoirs de juger

« toutes causes civiles et criminelles de l'Etat ecclésiastique, dans le tribunal dit depuis : Cour Savelli. A l'extinction de cette maison romaine, en 1712, ces charges héréditaires passèrent dans leur parenté, et les Princes Cighi portent actuellement leur titre de ducs d'Arricia.

« Sachez aussi que cette famille a donné de nombreux martyrs : comme saints Caius, Pelerin, Gavin. Trois de ses papes furent sanctifiés : Saint Mansuet, archevêque de Milan et Sainte Lucine furent également de cette Maison. D'autres auteurs prétendent que Saint Alexis le Confesseur.... »

— Excusez-moi de vous interrompre, déclara l'un des villageois, mais à vous entendre tous les Savelli seraient de saints personnages.

— Vous nous avez toujours dit que l'auteur de la branche corse Guido Savelli est mort glorieusement pour la Foi, en chassant les Sarrasins de notre île, mais vous vous gardez bien de nous raconter que, quelques années auparavant, il avait administré avec ses amis de sérieuses taloches au Saint Pape Léon III.

— Il en est de même de votre ancêtre Malapensa ; il fut le fondateur du castel et village de Speloncatu, c'est vrai, mais vous oubliez de nous raconter que sa jalousie et sa défection furent causes de l'abaissement des Savelli de Balagne, ainsi que de l'anarchie, la ruine du pays, l'arrivée des étrangers et des grands malheurs qui survinrent à notre pauvre Corse.

— Quant aux autres branches Savelli de Balagne, elles n'étaient pas plus « catholiques » que la vôtre.

Le vieux Truffetta, seigneur de Bracaggio, expédia son jeune fils au paradis et Buono, co-seigneur de Sant'Antoninu, ne méritait guère son prénom de « Bon ».

Ce n'est donc pas étonnant que la branche corse de

cette illustre Maison romaine fut surnommée au Moyen-Age : *i Savellaschi* (les méchants Savelli).

— « Savellaschi ! tu oses insulter notre famille, effronté ! hurla le vieux narrateur qui ne pouvait plus se contenir d'entendre pareille mise au point.

— Je ne vous insulte pas, puisque ce surnom est inscrit en toutes lettres dans l'Histoire de la Corse.

Ce vieux Savelli eut beau nier, tempêter, les malicieux villageois insistaient ; à la fin ils lui conseillèrent de se renseigner auprès de son savant fils.

Peu après, l'abbé don Clément vit arriver son père tout essoufflé et dans un état de fureur indescriptible. Après avoir conseillé du calme et écouté ses doléances l'abbé lui avoua que ce surnom se trouvait bien dans les chroniques du notaire Giov de la Grossa, conservées, à l'époque, manuscrites à la Bibliothèque de Bastia (Imprimées en 1910).

« *Presto, figliolo, strappate e pagine !* (Mon fils, allez vite déchirer cette page), fut le cri d'angoisse du vieux narrateur.

L'abbé lui en démontra l'impossibilité et essaya de le consoler en lui faisant remarquer que les faits des autres familles seigneuriales corses étaient conformes aux mêmes mœurs de ces temps et nécessaires pour se faire respecter de leurs parents, vassaux et ennemis.

Néanmoins, son père resta inconsolable et n'osa plus, dès lors, se glorifier des illustrations Savelli.

Ce surnom péjoratif de « Savellaschi » lui restait à cœur et dans ses moments de colère il envoyait à tous les diables les langues « vipérines » de nos vieux chroniqueurs, aussi jaloux de la Maison des Savelli, que ces « *furdanacci* » de villageois.

Ce fut une cruelle leçon d'humilité, mais le but cherché par l'abbé don Clément fut atteint.

A l'ombre du pic historique de la Cima naquit aussi

un autre illustre descendant de Malapensa Pinasco : le cardinal Dominique Savelli de Speloncatu, ministre d'Etat du Souverain Pontife Pie IX. (1793-1864).

Son frère François se fit intégrer au patriciat romain avec le titre de comte.

Ce dernier eut trois enfants : Dominique, Joseph et Catherine.

Le comte Dominique fut chef d'escadron de cavalerie, officier de la Légion d'honneur, croix de guerre (1864-1932). De son mariage avec Mlle de Brem, il eut : Guido, marié avec Mlle de Grimoald, mort pour la France dans le terrible accident d'aviation de Chartres. Il reste actuellement deux fils : les officiers Horace et François, lesquels résident au château de la Gascherie, à la Chapelle-sur-Esdré (L.-I.) et une fille Lina, mariée ces dernières années au vicomte Guillaume de Fontenieux.

De ce mariage est né un fils : Dominique.

Mme la maréchale Galliéni appartient également à l'une des branches Savelli de Speloncatu.

A noter que de précieux manuscrits renfermant aussi des documents sur les Savelli de ce village, conservés par l'érudit professeur Hortensius de l'une des branches de Speloncatu, ont permis à son neveu et héritier Romulus Carli, membre de la Société d'archéologie française, de donner, de 1885 à 1898, d'intéressants articles sur les monuments de la Balagne.

Ces documents sur les Savelli de Speloncatu n'ont pas été publiés et doivent encore exister chez les héritiers de son dernier possesseur.

4° *Les Savelli de Balagne (branche de Bracaggiu)* : Au village de Lavatoggiu, une famille de la Rossat s'honore, d'après sa généalogie, d'avoir pour aïeule Maria Lucia, dernière descendante des anciens seigneurs Savelli de Bracaggiu.

Elle possède divers documents sur cette branche pinascaise et conserve précieusement la porte bardée de fer du castel de Bracaggiu sur laquelle on lit l'inscription suivante :

E.O.T.B. - A.M.S. - 1540.

que l'archéologue Romulus Carli a traduite par : *Exopido turris Bragagi-Anton Marcello Savelli - 1540.*

Nous avons pu constater en effet que les plus anciens documents de cette branche de Bracaggiu concernent cet *Anton Marcello* lequel eut : Giov. Brando et la suite de leurs descendants furent : Giov. Battista (1706), marié en 1691, dont le portrait et le nom se trouvent sur le tableau de Ste Ursule dans l'Eglise paroissiale de Lavatoggiu, puis Carlo Giovanni, dont le fils Giov. Battista eut Maria Lucia.

Cette dernière épousa Pierre de la Rossat, issu d'une noble famille d'Argajola et de ce mariage est né Damien, lequel eut Pierre.

Enfin Louis, fils de Pierre, a actuellement deux fils : Pierre et Jean-Baptiste de la Rossat.

Il est de tradition dans ce village de Lavatoggiu que les principaux ornements et dalles de l'Eglise paroissiale proviennent du castel de Bracaggiu. De même, l'autel Ste Ursule, dans cette église fondée par ces Savelli, serait leur chapelle privée, ainsi que l'indiquent d'ailleurs leurs armoiries au-dessus du tableau de cette sainte, vocable ancien de la chapelle castrale de Bracaggiu. Sainte Ursule était allemande, ce qui indiquerait aussi l'origine germanique des seigneurs de Covasina, dont la fille Ursule (Orsola) avait épousé Malafede Savelli de Balagne, fondateur du castel de Bracaggiu (An 1000).

SAVELLI DE GUIDO.

La défense de la Corse

Par ces temps de violence politique et militaire, à une époque où la morale internationale, qui proscriit le vol des territoires entre Etats, est méprisée par les plus forts, il y a lieu de craindre qu'un jour ou l'autre la Corse ne subisse le sort de la malheureuse Autriche. L'inquiétude de l'avenir nous a fait poser à une personnalité très autorisée cette question que la plupart de nos compatriotes ont dû se poser : La Corse est-elle défendue ? Voici la réponse qui nous a été faite et qu'ils ne liront pas, nous l'espérons, sans quelque soulagement.

La défense de la Corse a, de tous temps, figuré au premier plan des préoccupations du gouvernement français, et tout particulièrement du département de la Marine Nationale.

Il n'y a, en effet, qu'à jeter un coup d'œil sur une carte marine, pour comprendre l'importance du rôle que, en cas de conflit, l'Île doit être appelée à jouer dans le système chargé d'assurer la sécurité de nos communications maritimes en Méditerranée.

Située à 200 km. des côtes de Provence, à 600 km. de l'Afrique du Nord, la Corse, telle une forteresse, matérialise la frontière orientale d'une mer où nous posédons des intérêts vitaux.

Ses côtes occidentales et méridionales, profondément découpées, offrent aux navires, des abris sûrs, et aux hydravions, des plans d'eau excellents.

Et c'est ainsi que l'Île, et plus particulièrement la rade d'Ajaccio, est devenue point d'appui de la Flotte, base suffisamment précieuse pour justifier la vigilance avec laquelle le gouvernement entend veiller à la sécurité de la Corse.

Protégée dans une certaine mesure par son insularité, la Corse n'en reste pas moins vulnérable à l'ennemi flottant, et à son frère dernier-né, l'ennemi aérien.

Contre le premier, il n'est pas de meilleure défense qu'une escadre méditerranéenne puissante et rapide, secondée par une aviation navale solide et bien entraînée. A ces caractéristiques, répondent pleinement notre actuelle escadre et les forces aéronavales établies tout autour de la Méditerranée Occidentale. A l'intention de ces dernières — en constant accroissement — la Marine vient de faire construire, sur les bords de la rade d'Ajaccio (1), une nouvelle base destinée à recevoir, en cas de conflit, plusieurs escadrilles d'hydravions; elle constituera le refuge permanent, permettant d'utiliser au mieux les excellentes bases secondaires que l'on peut trouver, un peu partout, le long du littoral corse (Biguglia, Urbinu, etc...).

A la protection permanente ainsi réalisée contre l'ennemi flottant (protection s'exerçant en principe à distance), vient s'ajouter la défense effective des côtes par des batteries d'artillerie lourde et par des sous-marins. Les installations d'Ajaccio permettraient en effet, en cas de besoin, d'établir en Corse quelques unités de notre Flotte sous-marine, chargées d'interdire aux bâtiments ennemis l'approche de nos côtes : cet ensemble — artillerie défendant les points vitaux du littoral corse et sous-marins de défense rapprochée — doublé par les troupes normalement garnisonnées dans l'île, est suffisant pour que soit vouée à un échec toute tentative dirigée du large contre la Corse, déjà abondamment pourvue de défenses naturelles.

Contre des attaques venant de l'air, l'île a reçu des batteries d'artillerie et des mitrailleuses anti-aériennes,

(1) Notre ministère de la marine vient d'y dépenser 3 millions.

réparties aux alentours des points susceptibles d'être pris pour cibles par une aviation ennemie. Cette défense sera, sans doute, complétée dans un avenir prochain par les escadrilles que l'Armée de l'air a l'intention d'installer sur les terrains de Bastia et de Calvi.

De ce rapide exposé, il est bien permis de conclure que la Corse n'a pas grand chose à craindre d'une attaque quelconque, que cette entreprise soit conduite par voie de mer, ou par voie des airs.

N'est-elle pas, au surplus, le berceau d'une race fière et passionnément attachée à sa petite patrie, qui, bien pourvue d'armes, saurait défendre l'intégrité de son territoire en recourant à la guérilla que favorise le terrain?

Dans les vertus guerrières et les traditions de courage de ses fils, la Corse saurait trouver les forces morales, seules capables d'animer les forces matérielles que nous venons de passer brièvement en revue : gardienne naturelle de nos voies maritimes en Méditerranée, l'Île de Beauté jouerait avec héroïsme le rôle capital qui, dans un conflit, pourrait lui échoir.

*
* *

Tranquillisons-nous donc. Le gouvernement ne nous oublie pas et si l'horrible guerre venait encore une fois nous endeuiller, nous pourrions compter sur lui, pour nous ravitailler et nous défendre, comme il compterait sur nous pour repousser l'envahisseur, avec les moyens qu'il mettrait à notre disposition.

A. AMBROSI-R.



BIBLIOGRAPHIE

Le masque de Napoléon : les légendes, la vérité. — Dans une luxueuse brochure in-8° de 60 pages, éditée par le *Sémaphore de Marseille* (1), M. Pascal Antomarchi a mis au point la question du masque de Napoléon, moulé à Sainte-Hélène, sur laquelle se sont élevées, depuis un siècle, tant de controverses. Est-le médecin corse de l'Empereur, Antommarchi, ou est-ce le docteur anglais Burton qui a le mérite d'avoir pris l'empreinte en creux et tiré le masque en relief du grand homme corse et de nous avoir ainsi conservé ses traits ? Il semble bien, que M. P. Antomarchi ait conclu dans un sens conforme à la vérité en prouvant, contrairement à l'opinion de Frédéric Masson, que notre compatriote avait exécuté le travail. L'auteur se pose ensuite cette question : de tous les masques mortuaires de Napoléon existant dans le monde, quel est l'original ? Il en fait le recensement, en donne de nombreuses reproductions puis, après une longue discrimination et une soigneuse confrontation des documents, il conclut que le masque original resta entre les mains de celui qui le fit, échut à son frère et, après de nombreuses vicissitudes, fut remis en 1921 par le dernier héritier. M. Edouard Azémar, au musée de la Malmaison, « où il ne cesse d'être l'objet de la vénération de la part de ceux qui ont voué un inaltérable culte à la mémoire de Napoléon le Grand ». La brochure se termine par une courte biographie et une réhabilitation du docteur corse. Espérons que ce double problème de la confection du moule et du tirage de l'original ne fera plus désormais couler d'encre. Tout le mérite en reviendra à M. Pascal Antomarchi.

L'Annu corsu. — Est-il nécessaire de refaire l'éloge de cette excellente publication annuelle de MM. Paul Arrighi et Pierre Leca ? La publication de 1938 vaut les précédentes par l'importance et l'intérêt de la matière. Cette Revue du Cynnéisme comprend cette fois 64 pages en dialecte corse et 90 en langue française. Les meilleurs félibres et écrivains de notre pays y ont contribué. Une troisième partie a pour titre : année littéraire et régionaliste. M. Emmanuelli y a rédigé avec habileté une chronique des articles historiques parus dans l'année 1937.

Les publications les plus intéressantes de cette même période y sont ensuite analysées. Notons qu'à propos de la grammaire corse et comme suite à un article du *Laricciu* de M. Giovoni, mais qui est signé Ciniior, M. Paul Arrighi, dont nul ne peut mettre en doute la compétence, défend les considérations pratiques et théoriques qu'il avait exposées, en 1922, dans la *Revue de la Corse*. Doit-on par exemple écrire : *aggiu* et *fuggimu* plutôt qu'*aghju* et *fughgimu* qui est beaucoup plus clair, croyons-nous, ajoute M. Arrighi. Ce que nous voulons c'est, à la fois,

(1) La demander à l'auteur, 36, rue Consolat, à Marseille.

respecter le plus possible les particularités phonétiques de notre dialecte et empêcher qu'on ne le réduise, à force de simplifications, à cette langue littéraire, c'est-à-dire au pur italien que certains voudraient nous voir adopter... Cîrnior dit même : « Le dialecte corse est un dialecte italien ; l'orthographe comme tel est tout indiqué en éliminant le plus possible les difficultés de lecture ». M. Arrighi a raison ; il faut une règle commune, adoptée par tous, si nous voulons que l'unification orthographique et la fusion grammaticale ou verbale de nos dialectes nous conduise à cette langue corse que nous désirons tous. Quant à prétendre que le corse est un pur dialecte italien, c'est perpétuer une erreur contre laquelle nous nous sommes souvent élevé. Inutile donc d'y revenir et bornons-nous ici à féliciter les directeurs de l'*Annu corsu* (2) de conserver à leur publication son grand intérêt.

Azzana. — C'est le titre d'une monographie inédite, avec laquelle Mlle Julie Battesti a conquis son diplôme d'études supérieures d'histoire et de géographie en Sorbonne (3). Il s'agit d'un de nos villages de montagnes, situé sur le versant droit de la vallée du Kruzzini, à 500 mètres d'altitude et au milieu du maquis, qui a remplacé la forêt de chênes verts ou de pins maritimes, peu à peu détruite par la hache. Ce maquis ne comprend guère que des arbousiers et des bruyères et, s'il disparaît à son tour, ce sont les cistes qui le remplacent. Ce village, qui tranche au milieu de la verdure à l'air aggloméré, mais en réalité il s'étire sur plus d'un kilomètre, le long de la route de transhumance, entre la plage du bas et le pâturage du haut. Toutefois la route carrossable qui a été ouverte de l'est à l'ouest a permis de construire des maisons sur une ligne transversale. Les bergers, qui sont les fondateurs d'Azzana, ont maintenu, entre les maisons, de larges espaces pour le pacage des animaux, sans trop éloigner celles-là les unes des autres. Elles sont groupées par quartiers qui réunissent les membres d'une même famille et bâties en granite gris sur la pente. Vues du nord, elles paraissent n'avoir qu'un seul rez-de-chaussée, tandis que si on les regarde du sud, elle montrent un premier étage. Il faut noter qu'elles sont édifiées de manière à permettre une facile extension pour y loger une famille qui s'accroît sans cesse. C'est ainsi qu'une demeure d'une seule pièce a fini par en avoir quinze. Aussi l'indivision est-elle la règle. Depuis la guerre, et grâce aux allocations militaires, les villageois ont amélioré ces habitations intérieurement et extérieurement. Les fenêtres sont plus larges, munies de persiennes ; quant au foyer intérieur (*u fuecone*), il a disparu. En outre l'émigration vide Azzana de ses jeunes habitants et ainsi le village, autrefois centre pastoral, devient un séjour de villégiaturants. Il

(2) Le demander à M. Paul Arrighi, 67, avenue des Chartreux, à Marseille. Prix : 9 francs, 10 francs, étranger 14.

(3) Et l'honneur d'un résumé important dans la savante *Information géographique* de décembre 1937-janvier 1938.

perd, comme tant d'autres hameaux, son originalité ; il se modernise. Mlle Battesti a vu cette modernisation, qu'elle semble regretter comme nous et elle a eu le mérite d'en trouver les raisons, qu'il est possible d'appliquer à la plupart de nos anciennes agglomérations. Bref, cette étude est agréable autant qu'instructive. Nous souhaitons que, sur ce modèle d'Azzana, nos jeunes étudiants corses soient tentés d'écrire la monographie de leur village.

L'arimitu di a macchia. — Nous avons reçu un spécimen de ce nouvel almanach populaire dont le directeur est M. Jean Guelfi. Son caractère est nettement moralisateur et religieux. Bien que s'adressant à tous, continentaux et insulaires, notre Corse y tient une place importante et nous y avons relevé des nouvelles corses, une étude sur le clergé corse et ses œuvres, l'histoire d'un monastère franciscain, celui de Saint François de Vicu, fondé au x^ve siècle et un aperçu sur la météorologie d'après les proverbes corses. Tandis que tant d'autres publications ne respectent rien, ni la pudeur, ni l'honnêteté, celui-ci peut être mis entre toutes les mains, même celle des enfants. Il est à recommander, d'autant plus que le prix en est modique (4).

Saggio di una bibliografia generale sulla Corsica. — Chacun sait que le récolement des publications sur la Corse nécessite des recherches fastidieuses et longues, que la liste en est considérable et que seule la bibliographie relative à Napoléon est plus abondante. Quelques auteurs, tentés par l'intérêt du sujet, l'ont abordé et nous ont laissé le résultat de leurs travaux. Nous ne citerons que les plus connus de ceux-ci ou du moins les plus accessibles. Ainsi ceux de l'abbé Rossi, au début du xix^e siècle, du prince Roland Bonaparte et récemment le recueil du professeur Mansion inséré dans le Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse, mais demeuré inachevé par suite de sa mort prématurée. Aucun d'eux n'est cependant complet et définitif ; on ne peut qu'en déduire les difficultés de l'œuvre et le courage nécessaire à qui-conque veut l'entreprendre.

Or le *Giornale storico e letterario della Liguria* vient de le tenter et de publier les recherches (5) de son collaborateur Renato Giardelli au cours des années 1931-1937, en un gros fascicule de 170 pages, in-8° raisin. M. Codignola, dans sa préface, indique que ces recherches bibliographiques ont été entreprises par un jeune archiviste, Renato Giardelli, qui s'y consacra avec enthousiasme, mais ne put pas les terminer puisqu'il mourut en 1929. Cela explique qu'il y ait quelques lacunes et oublis dans le recueil, mais tel qu'il nous est offert, il rendra des

(4) Le demander à M. Jean Guelfi, 57, rue d'Italie, à Aix-en-Provence, ou au siège de toutes les œuvres Corses. Petit in-8° de 72 pages, prix : 2 francs.

(5) Ces recherches avaient été déjà publiées au fur et à mesure dans cette Revue italienne.

services immenses non seulement aux étudiants italiens, pour lesquels il a été rédigé, mais aussi aux Français auxquels il aura procuré un recensement précieux de tous les articles publiés en Italie dans différentes revues.

Le plan de l'ouvrage est simple : il comprend les rubriques suivantes : ouvrages généraux d'abord, puis études sur l'art, dont la liste est forcément brève, ensuite sur l'histoire, depuis les temps préhistoriques et sur le droit, la biographie des grands hommes de la Corse, le régionalisme, la littérature, la géographie, les sciences enfin. Quelques anomalies sont à signaler. Pourquoi le paragraphe sur la colonie des Grecs en Corse au xvi^e siècle suit-il immédiatement celui des ouvrages généraux et pourquoi le même paragraphe contient-il les études sur Bonifacio et les études religieuses ? Pourquoi la préhistoire figure-t-elle à la page 54 et l'anthropologie, qui s'y rattache, en est-elle séparée et placée à la page 94. Il y aurait lieu aussi de classer, dans chaque paragraphe, les numéros par lettre alphabétique, non un peu au hasard, car les recherches déjà difficiles, dans une bibliographie aussi abondante, deviennent plus lentes, plus fastidieuses. Signalons enfin de nombreuses fautes d'impression, excusables quand il s'agit de noms propres étrangers, beaucoup moins si elles sont dues à une simple négligence du correcteur. Ex. : bibliothèque pour bibliotheque, ou Otella pour Oletta, ou Canouge pour Canonage (p. 26), ou la historia pour istoria (p. 38), etc. On trouve même à une ligne d'intervalle deux orthographes distinctes, comme Feidel et Faydel, alors qu'il faudrait écrire Feydel (p. 95), etc., etc.

Mais ce sont là des peccadilles faciles à corriger dans une prochaine édition, que nous souhaitons et que l'on pourra compléter, surtout pour les rubriques préhistorique et scientifique, car les lacunes sont nombreuses. Dans l'état actuel de la bibliographie française sur la Corse, qui n'a pas eu la chance de voir le regretté Mansion, mort trop tôt, compléter son travail (5), la bibliographie du *Giornale storico e letterario della Liguria* (Genova, 1938), rendra de grands services à tous ceux qui voudront bien s'intéresser intellectuellement à la Corse. (Lire 20).

La conquête française de la Corse. — M. A. Trojani, journaliste et pamphlétaire, nous a donné une bonne traduction du livre sur lequel figure le nom de M. Francesco Guerri. « Les copieuses nouvelles sur la guerre franco-corse, explique celui-ci, que j'ai recueillies dans ce volume furent déjà publiées, il y a deux ans, dans le vaillant hebdomadaire livournais : *Il telegrafo della Corsica*, par Minuto Grosso qui les avait extraites de la *Gazetta toscana*, journal qui, d'abord sous le titre de *Gazetta patria*, vit le jour à Florence, en janvier 1766, par l'ini-

(5) Ces recherches avaient été déjà publiées au fur et à mesure dans cette Revue italienne.

tiative d'Anton Giuseppe Pajani, imprimeur et libraire des Scalere di Badia », Ce n'est pas de M. Trojani qu'on pourra dire *traduttore, traditore*. Non seulement il sait exactement la valeur des termes italiens, mais il en perçoit les nuances et quand il craint de ne pas les reproduire fidèlement par un défaut de correspondance entre les deux langues, il ajoute au français les expressions italiennes. Témoin, dans la Préface, cette phrase : « Que l'Italie bénisse jusqu'à la fin des siècles le Duce qui a restitué au peuple italien sa légitime fierté nationale, condition sine qua non pour marcher et non mourir, *marciare e non morire* ». Nous ne pouvons donc que louer M. Trojani de l'effort énorme qu'il a accompli pour traduire un gros volume de 172 pages, in-8°.

En ce faisant, il a permis aux Français de lire un ouvrage italien dans lequel ils ne trouveront pas précisément l'admiration de leur histoire. Ils y apprendront quels sentiments de haine certains hommes de la péninsule nourrissent contre une nation dont la générosité, du moins depuis 1789, n'a pas été souvent contestée. N'est-ce pas elle qui a inventé le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, ce droit dont l'Italie a bénéficié au XIX^e siècle et tout récemment encore ? Or il suffit de lire la préface de M. Guerri pour savoir pertinemment qu'il déteste les Français « qui ont vaincu les Corses par l'écrasante supériorité du nombre et des moyens, la turpitude de l'or et la vilénie de la trahison ». Un véritable historien devrait ajouter « par la séduction de la grandeur française et par les services rendus dans le passé ». Il devrait même se garder d'écrire : « Pontenovo est la première bataille de l'indépendance italienne (sic) ! Il est certain que le 9 mai 1769, dans la vallée ensanglantée du Golu, pour la première fois, parvint le crépitemment rageur des mousquets, se répercuta l'écho de l'hymne guerrier : « *Va fuori d'Italia, va fuori stranier !* ».

Ces phrases et ces expressions sont déjà peu conformes à la réalité, mais bien plus haineuses sont celles de Minuto Grosso, un Corse paraît-il, qui ont été déjà publiées par le *Telegrafo*, en 1930. Cet anonyme ridiculise d'abord l'enseignement français qui fait apprendre aux jeunes Corses cette phrase de nos manuels : « Notre pays autrefois s'appelait la Gaule et nos ancêtres les Gaulois ». Après tout, la chose n'est pas tellement extraordinaire, puisque les Gaulois, Boïens, Insubres et autres, ont constitué le fond de la population italienne dans l'Italie du nord. Qu'y aurait-il d'impossible à ce que des rameaux de cette population gauloise soient passés en Corse, comme auparavant les Ligures ? Ce même Minuto Grosso en veut aux Français d'avoir un amour unique : la grande France ; il les accuse d'être guidés par la haine inextinguible de tous les autres peuples. Reprochent-ils aux Italiens d'adorer leur patrie, comme il est légitime, et aux Allemands de la mettre au-dessus de tout ? Il se moque de ces pauvres Français « qui établirent à leur usage et consommation exclusive les immortels principes basés sur la très bouffe liberté ». Et il ajoute : « La France déçue de son rêve d'hégémonie européenne, évanoui dans la déconfiture de son empire colonial, cherchait à se remplumer en

Méditerranée et louchait vers la Corse ; celle-ci trahie et ensanglantée, resta à la généreuse France. La France assassinait une nation dans sa liberté ». Quelle haine pour cette France qui recréa l'Italie sous Napoléon I^{er}, lui donna le goût de cette liberté dont notre Minuto italien se gausse, et prépare les événements de 1859, orchestrés et aidés par Napoléon III, empereur des Français ! « C'est la France, continue-t-il, qui dépeignit les Corses comme une horde de lâches, de sauvages et de rebelles..., qui creusa un fossé profond d'antipathie et de haine entre Corses et Génois, etc., etc. ». Ceci est simplement une contre-vérité, car les gouverneurs génois s'étaient depuis des siècles suffisamment ingéniés à calomnier les insulaires révoltés contre leur système d'administration, pour que les Français n'eussent pas besoin, même s'ils en avaient eu l'intention, de renchérir. Mais à quoi bon continuer. Ceci n'est plus de l'histoire, mais de la polémique et ne vaut plus la peine d'être analysé.

A ces deux préfaces s'en ajoute une troisième, celle de M. Trojani lui-même. Qu'il me permette, à son sujet, de ne pas être de son avis. Il n'était pas nécessaire d'abonder dans le sens anti-français précédent et d'employer des expressions telles que : « Français assassins de la liberté », ou encore « Les Corses moururent à Pontenovo pour et avec la liberté et ils réservèrent l'avenir ». Ce mot sent l'irrédentisme et prépare les guerres futures pour la conquête étrangère de la Corse. Non, mon cher confrère, l'avenir de la Corse est de rester française. N'en déplaise à quelques compatriotes égarés par leurs ressentiments, la Corse était une terre qui n'appartenait en droit ni à la race italienne ni à la race française (si tant est que ces deux races aient une existence au point de vue anthropologique). Ses habitants, après un long martyre, qui fut le fait rigoureusement génois (et non français) espérèrent trouver la tranquillité dans une union avec la France, qui était alors une très grande monarchie. Ils acceptèrent cette union (la médaille de 1770 en fait foi et Paoli lui-même ne résista que le temps nécessaire pour que l'honneur fût sauf et il s'y rallia ensuite). Les destinées de notre petite patrie furent alors fixées. Mais prétendre que notre île est un morceau de l'Italie « qui eût obéi au mouvement de regroupement du Risorgimento » n'est qu'un erreur ou hypothèse : si elle n'était pas devenue française, elle serait restée elle-même, c'est-à-dire Corse. En tout cas, on ne change pas, à chaque instant, sa nationalité au goût des individus et suivant la marche des circonstances.

Quant au fond du volume, richement illustré, il mérite d'être connu. M. Trojani l'a dit lui-même : ce sont des faits qu'une gazette de l'époque recueille au jour le jour, au fur et à mesure que les nouvelles, exactes ou non, lui parviennent par des lettres de l'île ou par des racontars colportés à Livourne, à Porto-Ferrajo, etc., et venus de Bastia, de Saint-Florent, de Macinaggiu et autres ports avec les tartanes, galères et moyens de fortune. Ces nouvelles ne sont donc pas, la plupart du temps, l'expression de la vérité historique. Bien souvent le journaliste est obligé de corriger lui-même les récits qu'il avait

publiés. On sait ce qu'est la presse d'aujourd'hui. On devine ce qu'elle était autrefois quand le rédacteur lui-même ne cachait pas sa partialité. Mais telles quelles ces nouvelles, qui embrassent la période comprise entre l'arrivée de Chauvelin et le départ de Paoli pour l'exil, seront lues avec un grand intérêt, aideront dans la plupart des cas à reconstituer la vérité. Elles sont donc une utile contribution à l'histoire d'une époque que tout Corse doit connaître (6).

Nous signalerons à nos lecteurs la publication récente, en volume, des articles du « Temps », sur Sampiero Corso, dus à Mme Jane Catulle-Mendès. Nous en avons dit, à ce moment (1937), tout l'intérêt historique et littéraire. L'ouvrage, sur papier de luxe, est accompagné d'un beau dessin de Andrée Sikovska et d'une bibliographie qui atteste la vérité scientifique du récit de l'auteur. Quel Corsè, digne de ce nom, pourrait négliger de l'avoir dans sa bibliothèque ? Peu d'écrivains continentaux ont aussi bien compris l'âme insulaire et apprécié les gestes de nos ancêtres avec la même sympathie et la même véracité. Par la finesse de l'analyse psychologique, par la science des faits, par l'art du récit, Mme J. Catulle-Mendès aura contribué, mieux qu'aucun autre, à faire revivre la mémoire du héros. Qu'on lise, par exemple, le chapitre si émouvant de la page 349 : Le Testament. Son livre restera ; il restera au premier rang (7).

Un de nos collaborateurs, M. Mathieu Ambrosi, a également réuni les différentes parties de son étude sur le Chant Corse qui avaient paru dans cette revue et en a fait un volume de 137 pages in-8°, élégamment présenté. Cette étude de l'origine, de l'évolution et de l'apogée du chant insulaire est accompagnée de notations musicales, relatives au *voceru*, au *lamentu*, à la *nanna*, à la *sérénade* et à la *satire*. Ajoutons que ces recherches folkloriques, dont un grand nombre de nos lecteurs a déjà apprécié l'intérêt, a été couronné par l'Académie Française qui lui a décerné un prix Montyon (8).

(6) Le titre exact de ce volume de 172 pages est : *La conquête française de la Corse* par Francesco Guerri, traduit de l'Italien par Antoine Trojani. Edition de la *Corse libre*. Imprimerie moderne, 6, Boulevard du Palais, Bastia. Prix : 25 francs.

La Conquête de la Corse avait déjà paru en 1932 par les soins de la Revue : *Corsica antica e moderna*.

(7) *Sampiero Corso*, un volume in-8° carré de 415 pages. Prix : 25 francs. Editions Robeyr, 12, rue Monsieur le Prince, Paris VI. Hachette.

(8) *Le chant corse*, avec airs caractéristiques recueillis et harmonisés par Raoul Laurenti. Prix : 10 francs. Demander le volume à la *Revue de la Corse* ou chez l'auteur, 166, avenue Saint-Lambert, Nice.

Revue de la Presse

Pozzo di Borgo. — Récit bref d'une carrière mouvementée, qu'il est difficile de séparer de celle de Napoléon, à qui il avait voué une haine agissante. Charles André, né à Alata en 1764, mort à Paris en 1842, fut élu à 27 ans, par 225 voix, député de la Corse à la Législative. Son élection fut triomphale, si on la compare à celle de ses collègues Leonetti, Pietri, Boerio, Arena, Peraldi, d'autant plus qu'il battit un concurrent redoutable, Varese Aurèle François Marie de Bastia, ancien vicaire général d'Autun et Commissaire du Roi en Corse. Rallié à la Révolution, il vota tous les décrets contre les émigrés et les réfractaires. Il était alors en bons termes avec Paoli et Bonaparte. Il se brouilla avec ce dernier à propos de l'élection de l'état-major des gardes nationales d'Ajaccio-Tallanu et se sépara du gouvernement français qui écoutait plutôt les avis de Saliceti-Bonaparte que les siens. Il se rallia ainsi à Paoli et aux Anglais. La suite est connue. (*Petit-Bastiais*, 13 et 14 février 1938).

Le docteur Campana. — Le même journal rappelle le souvenir du médecin André Campana en 1771, qui, après de sérieuses études de médecine à Venise et des examens de chirurgie à Padoue, s'installa dans la ville des doges, y devint célèbre, fut anobli par l'empereur d'Autriche Ferdinand et y mourut à l'âge de 84 ans en 1855. (1^{er} mars 1938).

Leonetti Félix-Antoine. — C'est le député de la Législative, neveu par sa mère Felice Antonia de Pascal Paoli. Après le départ de Paoli pour l'exil en 1769, il avait accepté le poste de Colonel anglais en service à Port-Mahon, dans un régiment de Corses expatriés, mais était revenu peu avant que son oncle ne fût autorisé à rentrer dans sa patrie en 1790. Elu le premier à la Législative, contre Arena Barthélemy, il n'y joua aucun rôle. En 1791, il épousa Felicina Fabiani de Monticellu et en eut six enfants, dont quatre garçons morts en bas âge et ne laissa aucune descendance masculine. (*P. B.*, 2 mars 1938).

Le bandit Santa-Lucia. — Notre *Revue* a publié l'histoire de ce bandit sous la signature de Quilichini, notre regretté collaborateur, dans : *L'Agonie d'une Vendetta*. Un rédacteur anonyme du *P. B.* donne au sujet de ce bandit quelques renseignements complémentaires. Après le meurtre d'un douanier à Ajaccio, il s'enfuit jusqu'en Italie pontificale, utilisa ses connaissances d'ancien étudiant en médecine, quitta Rome après l'arrivée des Français, en 1849, fut appelé par le préfet Pietri pour aider au coup d'état du 2 décembre et se retira, pourvu d'une bourse de mille francs en or, en compagnie d'un neveu de Raspail, à Tanger, où il exerça la médecine. Il songeait à s'exiler plus loin, lorsqu'il dut être assassiné et dévalisé par son associé Raspail, comme le laisse entendre le journaliste,

d'après une version du consul de France à Gibraltar, Limpevani.

A Sainte Lucie de Tallanu, une tradition le fait mourir au Brésil, sous le nom d'Antoine Cesari, capitaine de la marine brésilienne. Antoine était son véritable prénom et Cesari le patronymique de sa mère. (P. B., 7 et 8 mars).

Signalement prussien de Napoléon. — Le *Marseille-Matin* a rappelé, dans les colonnes de son numéro du 9 mars, le pamphlet qui fut publié en Prusse contre l'Empereur, alors que celui-ci vaincu et prisonnier était transporté à Sainte-Hélène par le *Bellérophon*. Bandit, galérien, vagabond sont les épithètes les moins venimeuses qui y sont employées ; les commentaires de l'historien Ernest Luninski sont du même genre. Les Prussiens aiment sans doute à piétiner ceux que le destin a jetés à terre. A lire (3 mars).

Le 27 mars, le même journal reproduit deux documents qui méritent d'être connus ; l'un concerne Napoléon I^{er} et il est de l'historien Aulard, radical-socialiste, dont le républicanisme n'est pas à mettre en doute. L'autre est extrait de l'*Illustration* de 1865 ; c'est un discours de Napoléon III au Sénat. Ces documents veulent prouver les services rendus par les Napoléons à la liberté et à la France.

Sainte Dévôte, patronne de la Corse. — Née à Querciu, martyrisée sous Diodétien, elle fut toujours honorée surtout à Corte et sur la côte orientale. Depuis 1727, des délibérations politiques et religieuses avaient demandé son patronage aux autorités romaines. En 1731, un congrès tenu à Boziu revint à la charge. Il demandait au Saint-Siège de la proclamer patronne de la Corse. Le pape refusa. En 1751, Jean Pierre Gaffori qui y tenait revint à la charge. (Cf. le livre de Trenqualéon sur Monaco, paru vers 1890). Nouveau refus, mais réfutation, protestation documentée contre ce pape, sous la signature de Francesco Antonio Gaffori, nom qui cache un bon théologien (chanoine Jean Paul Gaffori ou chanoine Venturini, on ne sait pas). Bref le Saint-Siège résista jusqu'au jour où une décision du 20 mars 1820 fit droit aux légitimes suppliques des Corses et où la Congrégation des rites proclama Dévôte patronne principale de l'île avec octave le 27 janvier. Elle confirmait ainsi l'authenticité de la légende de Sainte Dévôte. (P. B., 3 mars).

Troplong et Pasqualini. — Ces deux noms vont ensemble, car le second, conseiller à la Cour d'appel de Bastia, favorisa les débuts de la carrière de Troplong, substitut au tribunal de Sartène, puis à Corte, enfin à Bastia. Il favorisa également son mariage avec une demoiselle Lota, parente du ministre Xavier de Casabianca. On sait que Troplong devint un éminent jurisconsulte, puis président du Sénat et du Conseil d'Etat, sous le second empire. Quant à Jacques Pasqualini, ex-professeur de droit romain à Rome, nommé président de Chambre correctionnelle à Bastia, il contribua à faire transférer la Cour d'appel à Bastia, en 1815, et permit à Troplong de fréquenter

sa belle bibliothèque où il acquerra ses grandes et incontestables connaissances juridiques. (P. B., 4 mars).

Gaffori et Cursay. — Le P. B. publie sous la signature Orenge de Gaffori la lettre par laquelle celui-ci, parlant au nom de ses compatriotes, dont il était le chef, traduisait les sentiments de la population pour le Roi de France.

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 18 avril 1748 et j'ai vu avec estime vos sentiments pacifiques envers ces peuples. Je suis enchanté de trouver cette occasion de vous manifester le très profond respect que j'ai pour votre grand monarque et *combien j'aime la Nation française*. Mais, Monsieur, ne trouvez pas mauvais que je vous découvre les sentiments les plus sincères de mon cœur et que je vous dise, malgré le respect sans bornes que j'ai pour un si grand Roi et l'inclination particulière qui m'attache à ses heureux sujets, ces sentiments, dont je me glorifie, ne me porteront jamais néanmoins à manquer à mon honneur, à mon devoir, à ma Patrie, à moi-même. Or je manquerais certainement à tout si je voulais m'étudier à conduire ma nation sous le gouvernement des Gênois... Je ne pourrais jamais croire qu'un Roi aussi juste que le Roi de France veuille s'irriter contre nous et punir une nation qui l'adore, qui depuis tant de siècles se glorifiait d'en être protégée, etc... (P. B., 9 mars).

Origines de l'influence de Paoli. — Elle ne remonte pas au delà du XVII^e siècle. Elle tient à Hyacinthe qui s'établit à Morosaglia venant de l'Ampugnani. Il était médecin et comme tel influent. Il épousa Dionisia Valentini et s'apparenta ainsi à cette famille qui par ses membres ecclésiastiques (curés de villages) était connue dans toute la Castagniccia (les cinq pièves) et le resta jusqu'à l'occupation française. Ces Valentini sont à l'origine familiale de la fortune de Pascal Paoli et ont des relations de parenté avec les Saliceti de Vicinatu-Salietu (1). (P. B., 5 mars).

Les Ajacciens et Napoléon. — La *Dépêche Corse* d'Ajaccio continue cette étude de M. Yvia-Croce sur la ville natale de l'Empereur, sous le gouvernement de celui-ci. Dans les numéros de Mars et d'Avril (le dernier est du 30 avril), il est surtout question de la fameuse conspiration d'Ajaccio, en 1807, qui, d'après le général-gouverneur Morand, avait pour but de livrer la ville impériale aux Anglais, Levie étant maire ; et de la révolte Sabini du Fiumorbu (1808). L'une et l'autre furent réprimées, sévèrement pour la première, cruellement pour la seconde. (Cf. Franceschini. *Revue de la Corse*). Le rédacteur rappelle également le décret du 1^{er} novembre 1807 concernant l'embellissement de la ville d'Ajaccio.

(1) Une tradition et des récits actuels feraient venir les Paoli de Stopianova-Quercitellu, où les Paoli sont nombreux et où l'on montre encore la maison d'Hyacinthe bâtie sur un rocher et appelée *a casa di u cornu*.

La Porta d'Ampugnani. — Le rédacteur du *P. B.* considère ce chef-lieu du canton actuel comme de fondation relativement récente. Il se serait au début appelé Torre, puis Frate ? Les Paoli y auraient d'abord habité avant de se transporter à Morosaglia ; ils y auraient eu comme ennemis les Vittini. Le village serait l'œuvre des Sébastiani, qui y ont en effet joué un rôle important et des Pompéi. (Nous avons déjà dit plus haut que Stopianova passe pour posséder la maison natale des Paoli et nous trouvons à Quercitellu de très nombreux Paoli). Quoiqu'il en soit, l'influence Paoline a été grande dans toute la Castagniccia et a été renforcée par celle des Valentini après qu'Hyacinthe eût épousé Dionisia Valentini. (10 mars).

Les Corses dans les armées napolitaines. — Le *P. B.* continue la liste, commencée le 29 février, des Corses qui se distinguèrent au service de Naples et de Murat, au début du XIX^e siècle : le général Franceschi, qui était né à Bastia en 1766 et fut tué à Dantzig ; le général Ferdinandi Toussaint, né à Pozzu di Brando en 1742 ; le colonel Fontanabuona ; le capitaine Gaffori, un des onze enfants du maréchal de camp Pierre Gaffori et petit-fils du grand Gaffori ; le commandant Paul Galloni, qui participa à la prise de Capri ; le lieutenant Galvani ; l'adjudant-général Galeazzini ; le capitaine Giamarchi ; le commandant Giorgi, qui repoussa une tentative de débarquement des Anglais ; le général de Giovanni, commandant la place de Naples ; le colonel Gentili, blessé grièvement à Gaète ; le général Vincent de Gentili, né à Nonza, chargé d'organiser la gendarmerie du royaume contre les brigands qui pullulaient ; le général Graziani d'Olmù ; le commandant Grimaldi, qui lui aussi repoussa un débarquement anglais ; le général Levie, tué en Russie en 1812 ; le tirailleur Graziani ; le sergent Leca ; le lieutenant Lucciana, qui, comme marin, sous le fort de Scilla, s'empara seul d'une canonnière ennemie. (10 mars).

Le lieutenant Lusinchi, du 52^e de ligne ; le lieutenant Maestrali, qui résista avec cinquante hommes contre une division autrichienne commandée par le duc Rohan-Soubise et en obtint les honneurs de la guerre ; le lieutenant Mariani ; le colonel Mariotti, qui opéra contre les brigands de la Calabre ; le sergent Massoni ; le lieutenant Matra, officier de l'état-major de Napoléon, plus tard ; le médecin Morrazzani ; le lieutenant Multedo, tué par les brigands ; les lieutenants Muracciole, Natali, Nicolai ; le lieutenant-colonel Ornano ; le lieutenant Orticoni ; le général Ottavi, mort à Montpellier en 1855 ; les sergents Panzani et Paolini ; le capitaine Peraldi, mort de fatigue à Bénévent ; le colonel Peretti et les lieutenants Peretti Antoine et Maximilien ; les capitaines Pianelli et Pompéi ; le lieutenant Ponte ; l'adjudant Pozzo ; le capitaine Roccaserra ; le capitaine Riolacci qui, avec le commandant Bonelli, captura le célèbre brigand Fra Diavolo ; le lieutenant Rezzi. (18 mars).

Le Pater Noster des Corses, en l'honneur de Giafferi est reproduit par le *P. B.* du 10 mars d'après le *Giornale Ligustico*

de 1886 dans son fascicule de juillet-août (mais il l'a été également dans la Revue de la Corse par Paul Fontana).

L'assainissement de la Corse. — D'une conférence faite par le professeur Malcuit à Marseille, nous extrayons ces quelques notes concernant le paludisme, aussi curieuses qu'intéressantes. Les travaux du docteur Lavedan (français), Golgi (italien) et Ross (anglais) nous ont appris que la fièvre paludéenne est provoquée par la piqûre d'un moustique, du genre anophèle, qui transmet dans le sang humain des parasites appelés *Plasmodium*. Ils provoquent des troubles causés par leur évolution cyclique (fièvre tierce ou quarte).

Voici le processus : L'anophèle plonge sa trompe dans notre derme et par la salive introduit des filaments mobiles, qui vont se fixer sur les globules rouges. Ils y pénètrent et se développent en multipliant leur noyau. Ces noyaux s'entourent de protoplasme, s'agrègent en forme de rosace, puis le globule éclate, libérant les noyaux qui vont se fixer sur un nouveau globule, et le cycle recommence. Cela explique que les symptômes (frissons, chaleurs, sueurs) ne se produisent qu'à intervalles fixes. Quand le nombre des parasites est assez grand, la fièvre vient. Chez un paludéen de poids normal, ce nombre est astronomique et, pour l'atteindre, il suffit de douze jours après la piqûre (incubation), d'après le docteur Marchoux.

Les éléments dits gamètes n'existent que dans le sang du paludéen et ne peuvent évoluer que dans l'estomac de l'anophèle. Les gamètes mâles et femelles fusionnent et produisent un œuf qui se fixe sur la paroi extérieure de l'estomac, grossit, se divise en plusieurs noyaux entourés de protoplasme et disposés comme les cartouches dans une bande de mitrailleuse. A maturité, l'œuf éclate ; les filaments répandus dans le sang arrivent aux glandes salivaires et par la piqûre de l'insecte sont introduits dans le sang humain. Alors le cycle recommence : le globule rouge est pénétré, le parasite se divise en noyaux, etc., etc. (Cf. plus haut). Il y a donc deux cycles, nécessaires l'un et l'autre : l'un dans le sang humain et l'autre sur l'estomac du moustique. Le parasite a ainsi besoin pour se développer de deux corps ; il va de l'insecte à l'homme et de l'homme à l'insecte. C'est un voyage circulaire à buts fixes. Détruire l'anophèle dans les mares, supprimer les germes dans le sang, voilà ce que doit être la lutte contre le paludisme. (*Marseille-Matin*, 13 mars).

Un point d'histoire. — Le docteur de Metz, qui vient d'écrire, en collaboration avec le docteur Abbaticci, un livre définitif sur la véritable maladie qui tua Napoléon et qui, on le sait aujourd'hui, s'appelle l'hépatite suppurée, livre qui leur a valu la médaille de vermeil et le prix de la médecine coloniale décernés par la faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux, a été honoré par la Chambre de Commerce française d'Anvers, que préside avec tant d'autorité et d'activité notre compatriote M. Vincentelli. Le docteur de Metz qui publia dans la *Revue de la Corse* cette étude documentée : *Comment mourut Napoléon*, a prononcé une allocution historique sur les

raisons qui l'avaient amené, ainsi que le docteur Abbatucci, à rejeter la thèse du cancer napoléonien, à rechercher une autre cause de la mort et à conclure comme ils l'ont fait. Il a pu, à cette occasion, montrer le rôle immense et mondial de la quinine, découverte par un Français. On lira avec intérêt cette allocution qui a été reproduite par la *Gazette de la Corse* de Bastia. (4 mars).

A propos des disques corses. — On sait l'ardeur et l'enthousiasme même que met M. François Agostini, directeur de l'Anthologie sonore, à éditer des disques précieux et choisis de notre folklore corse. C'est dire qu'il connaît bien ce dernier et nous avons eu plaisir à lire un article dans *Radio Magazine* qui proteste contre l'opinion de nombreuses personnes au sujet de ce folklore. Elles ont été induites en erreur par Tino Rossi, ce chanteur dont la vogue à Paris fut étonnante, mais dont les chansons, mièvres et langoureuses, n'ont rien de spécialement corse. Bien au contraire. Sans doute *A rustaghia, U cuccu, Ajacciu bellu* sont d'authentiques chansons corses, mais on les a choisies pour faire valoir une voix originale et agréable. En réalité les chansons insulaires expriment surtout les cris de deuil, les appels à la vengeance, les encouragements au combat. Voilà le thème de la plupart des chants insulaires, qui exigent des voix mâles, pleines de fougue et de chaleur. « Les Micheletti, les Luccioni, les Vezzani en donnent d'admirables exemples ». (*Radio-Magazine*, 15 mars).

Folklore corse. — M. Paul Fontana, que ses amis n'ont pas oublié, tant sa personnalité était sympathique, avait, de son vivant, publié un article rempli de remarques intéressantes, sur la survivance dans notre île de croyances et habitudes anciennes. *Marseille-Matin*, le 18 mars, l'a reproduit et on le relira avec la même curiosité qu'autrefois. Son titre est : Apparitions des morts et doubles des vivants. — Lieux hantés. — Loups-garous. — Sorciers. — Combats entre fantômes. — *L'innocchiatura*. — La flamme des trépassés. — La prévision de l'avenir.

Marius Peraldi. — Il était le sixième député corse à la Législative, élu par 173 voix sur 371. Né à Ajaccio le 15 mars 1752 et fils de Marie Colombe Ottavi, cousine d'Isabelle Bonaparte, il était, en 1792, très lié avec cette famille et Napoléon. Il ne devait s'en séparer que plus tard. Marius fut préféré par les électeurs au chanoine Multedo de Vicu, parce qu'il eut l'appui de Pascal Paoli. Il était colonel de la garde nationale et avait été délégué par sa ville natale pour aller au devant du général, à sa rentrée d'exil ; d'où son succès en 1792. Mais il échoua contre Bonaparte, lors des élections des officiers de la garde nationale, après avoir pris parti pour Pozzo di Borgo, son collègue à l'Assemblée, dont le père était aussi candidat. Peraldi était un républicain sincère ; il contribua à inspirer, à organiser, à diriger même l'expédition de Sardaigne, qu'il accompagna. Il se rangea ensuite aux côtés de Pozzo di Borgo, son ami, contre la Terreur et prit parti pour les Anglais, émi-

gra après leur départ en 1796 et alla mourir à Palerme, à 47 ans, en septembre 1799. Il avait épousé une femme énergique et intelligente, Laure Peraldi, qui lui donna cinq enfants, dont l'un Paul-François, fut deux fois député sous la Restauration. (P. B., 21 et 22 mars).

L'élection du comte Sébastiani. — Le P. B. rappelle la double élection comme député du comte Horace Sébastiani, alors ambassadeur, à Ajaccio et à Bastia en 1837. A Ajaccio, il eut 82 voix contre 62, à Bastia 93 sur 94. A la suite de ce double succès, Sébastiani renonça à Bastia et opta pour Ajaccio. (12 mars).

Solenzara. — Bien que déchu ce petit port fut jadis actif et fréquenté. Les voiliers y venaient chercher le charbon de bois et les billots de bois. De nos jours la ligne ferrée lui a rendu un peu de vie ; la population y est plus abondante qu'au chef-lieu de la commune : Sari. C'est le commandant Bernard Poli, héros de la révolte du Fiumorbu, qui donna à cette petite plage vie et essor. Il demanda au préfet en 1837 l'autorisation d'y fonder un haut fourneau et d'y produire de la fonte à l'aide du minerai de fer de l'île d'Elbe, sans songer pour le moment à ouvrir le fer. Il espérait en obtenir dès la première année quatre millions de kilogs à exporter en France. L'initiative réussit, mais ne dura pas, par suite de la concurrence continentale. En tout cas, le vrai Solenzara était fondé. (P. B., 25 mars).

Origines de la famille Paoli. — Le docteur Perelli, éditeur des lettres de Paoli, écrit l'administrateur Emmanuelli, dans le P. B. du 31 mars, a, page 708 du Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse, en 1898, inséré une note relative à ces origines. Il rappelle qu'un Paoli existait à Morosaglia, depuis le XVII^e siècle et qu'il était sans doute apparenté à Hyacinthe Paoli. Nommé marquis par Théodore en 1736, celui-ci dut émigrer de l'Ampugnani, où il reste beaucoup de Paoli à Stopianova-Quercitellu, dans le Rostinu. Les deux cantons sont très voisins ; seul le col de Pratu les sépare et les enfants de Quercitellu fréquentent, même aujourd'hui, l'école de Morosaglia. Perelli rappelle qu'Hyacinthe et son frère Pierre-Félix eurent une rixe à Bastia avec Simon Reparato des Terchine, que celui-ci fut tué et Pierre-Félix condamné à la prison perpétuelle (*contumacia di vita*). La paix fut faite entre les deux familles par devant notaire en août 1707.



NOUVELLES

en quelques lignes

Démographie de Bastia. — D'après le bureau d'hygiène de la ville de Bastia, dirigé par le docteur Benelli, il y aurait eu en 1937 dans cette ville 384 décès dont 40 morts-nés et 528 naissances dont 278 masculines et 255 féminines, 140 mariages et 19 divorces. La situation démographique serait donc excellente et indiquerait un excédent de naissances de 144 unités.

Production fruitière en 1937. — On a évalué la récolte de pommes et poires à 9.000 quintaux ; celle de noix à 800 quintaux ; celle de prunes à pruneaux à 500 quintaux et celle de raisins de table à 4.000 quintaux ?

Les cédrats. — Les producteurs et vendeurs de cédrats sont dans le marasme et l'inquiétude. Ils demandent au gouvernement de s'intéresser un peu à eux et d'obtenir par les accords commerciaux quelques licences en leur faveur. En mars dernier sur 800 tonnes de la récolte 1937 en Corse, 10 pour 100 seulement avaient été vendus. Nos compatriotes voudraient qu'un office des cédrats fut créé et rattaché au service des contingentements. Si la vente devient impossible et si la concurrence italienne rafle tous les marchés, cette culture qui devait enrichir la Corse disparaîtra et sa déconfiture, comme l'écrit M. Pierre Battesti, viendra s'ajouter à celle des autres produits : huile d'olive, charbon de bois, châtaignes, pin lariciu, granite, etc. Que deviendra l'économie Corse !

Tarifs maritimes. — Les journaux et groupements corses continuent à protester contre le relèvement des tarifs maritimes, par assimilation avec les tarifs ferroviaires. Nous avons déjà dit ce que nous en pensions et l'intérêt qu'avait l'Etat à revenir sur une décision inopportune. Dans un pays qui s'honore d'avoir un gouvernement démocratique, il n'est guère logique que la voix du peuple soit ignorée. Gouverner contre l'avis des gouvernés, c'est préparer le mécontentement et la colère. Plus qu'ailleurs un gouvernement conscient de ses responsabilités doit les redouter. Résumons-nous : le problème corse dont tout le monde parle et dont personne ne veut voir la solution est bien simple : c'est une question de transports. Il faut envisager la réduction au minimum des tarifs maritimes et souder économiquement la Corse au Continent.

La fédération des groupements corses de Marseille a montré que la majoration pour la 4^e classe a été de 103 à 139 pour cent depuis 1930, suivant le paquebot à marche lente ou rapide, de 88 pour 100 pour la première classe, de 103 pour la seconde classe et de 112 pour la troisième. Elle a émis les vœux suivants qui semblent modérés et sur lesquels nous appelons l'attention de nos hommes politiques : réduction de 20 pour

100 des passages de ponts sur les lignes dites commerciales et 10 pour 100 sur les rapides ;

N'appliquer aucune autre majoration aux tarifs actuels en vigueur, dans l'éventualité d'une augmentation ferroviaire ;

Franchise des bagages jusqu'à 45, 35 et 30 kg. suivant la classe ;

Taxe d'enregistrement de 5 fr. par colis et de 8 fr. pour deux, avec maximum de 100 kilogs.

Repas à 30 fr. pour la première classe, 20 francs pour la deuxième et troisième ; 12 francs pour un repas de famille.

Défense de la Corse. — Une lettre du ministre de l'Air adressée au ministre de la Marine nous informe qu'il vient d'accorder 180.000 francs pour effectuer des travaux à l'hangar d'aviation de Borgu.

Manifestation napoléonienne. — Le culte napoléonien n'est pas mort dans la ville d'Ajaccio qui le vit naître. Le contraire serait regrettable. Le 18 mars, à l'occasion du transfert de la statue de l'Empereur par Seurre, réplique de celle des Invalides, de la mairie, où elle était déposée, jusqu'à la place du Casone où elle va être érigée, toute la population a participé à une énorme manifestation, dirigée par le maire et son conseil municipal. Elle a été accompagnée par la sirène de l'avisobritannique qui était dans le port. Certains journaux ont évalué le nombre des assistants à 30.000 et signalé que beaucoup d'entre eux pleuraient. Constatation digne de remarque : la Marseillaise et l'Ajaccienne ont pu être chantées, sans provoquer par ces temps de passions politiques, la moindre réaction. Le 15 août, la cérémonie recommencera pour l'érection définitive. Ces nouvelles nous ont rappelé la fête du mois de novembre 1899, à l'occasion de l'anniversaire de brumaire, à laquelle des circonstances particulières m'avaient fait assister et qui nous stupéfièrent tant par leur enthousiasme quasi-religieux.

Monseigneur Rodié. — Le départ pour une autre circonscription ecclésiastique (Agen) de cet évêque de Corse qui, pendant dix ans, se voua entièrement à son ministère, a provoqué, dans la population et dans la presse locale, de véritables manifestations de sympathie en sa faveur. Ce fut là une récompense légitime et spontanée, accordée à un prélat qui fut à la hauteur de sa difficile mission. Nous souhaitons que le nouveau titulaire d'un évêché, qui exige à la fois du tact, du dévouement et des sacrifices personnels, continue la tâche historique si bien comprise par Monseigneur Rodié.

Le Directeur-Gérant,
A. AMBROSI.

CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par CORRESPONDANCE

Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1° **les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire**, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° **toute situation commerciale, financière et industrielle** (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondant en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° **tous les concours administratifs** : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° **les carrières militaires suivantes** : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'Intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer

Aux Cours PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1^{er})

vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,
le programme et tous renseignements.

Damiani

CAP CORSE
18°

Rouge ou Blanc

L'apertif incomparable

Campanile de Corbara



3, place Melssonier — LYON

Souscrivez de suite chez votre libraire
 ou aux EDITIONS G.-L. ARLAUD

Prix de souscription 36 fr.
 port en plus payable à parution du volume
 probablement fin juin 1937.

par A. CHAGNY —
 de G.-L. ARLAUD

ILLUSTRATIONS

Splendide ouvrage, format 17 x 24,
 sur beau papier, contenant 130 illustrations
 en héliogravure, dont la plupart en
 pleines pages.

LA CORSE

En souscription



Horaires de la Compagnie des Chemins de fer

I. — AU DÉPART DE BASTIA

Train n° 9. — Départ 7 h. 45; Arrivée à Portu-Vecchiu, 11 h. 22.

Train n° 3. — Départ 7 h. 55; Arrivée à Ajaccio, 14 h. 20.

Train n° 21. — Départ 13 h. 00; Arrivée à Ajaccio, 18 h. 31.

Train n° 11. — Départ 15 h. 10; Arrivée à Portu-Vecchiu, 20 h. 17.

Train n° 7. — Départ 16 h. 30; Arrivée à Corte, 19 h. 31.

II. — AU DÉPART D'AJACCIO

Train n° 4. — Départ 7 h. 40; Arrivée à Bastia, 14 h. 22.

Train n° 22. — Départ 12 h. 55; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

Train n° 8. — Dép. 15 h. 50; Arr. à Corte, 19 h. 50.

III. — AU DÉPART DE CORTE

Train n° 1. — Départ 6 h. 27; Arrivée à Ajaccio, 10 h.

Train n° 2. — Départ 6 h. 05; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

IV. — AU DÉPART DE PORTU-VECCHIU

Train n° 10. — Départ à Ghiso; à Bastia, 8 h. 58.

Train n° 12. — Départ 13 h.; Arrivée à Bastia, 18 h.

Train n° 20. — Départ 7 h. 05; Arrivée à Bastia 11 h. 45.

V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

Train n° 13. — Départ 10 h. 20; Arrivée à Calvi, 13 h. 04.

Train n° 15. — Départ 14 h. 48; Arrivée à Calvi, 17 h. 33. (N'a pas lieu le dimanche).

Train n° 15 bis. — Départ 18 h. 30; Arrivée à Calvi, 21 h. 15. (N'a lieu que le dimanche).

Par autorail, départs de Bastia à 7 h. 30 et à 15 h. 05; arrivées à Ajaccio à 11 h. 25 (tous les jours) et à 18 h. 56 le samedi.

Départs d'Ajaccio à 7 h. 10 et à 15 h. 25; Arrivées à Bastia à 11 h. tous les jours; à 19 h. 15 le dimanche.

VI. — AU DÉPART DE CALVI

Train n° 14. — Départ 6 h. 35; Arrivée à Ponte-Leccia, 9 h. 25. (Correspondance avec le 56).

Train n° 16. — Départ 14 h. 10; Arrivée à Ponte-Leccia 17 heures. (Correspondance avec les 22 et 7).

Les Horaires d'Eté de la Compagnie Fraissinet

1^{er} Avril au 14 Octobre

CONTINENT-CORSE

- Dimanche midi*, Nice-Calvi (dimanche 18 h.);
Dimanche midi, Marseille-Bastia, commerc. (lundi 6 h. 15);
Lundi 17 h. 30, Marseille-Ajaccio, rapide (mardi 6 h. 15);
Mardi 12 h., Nice-Ile Rousse (mardi 19 h. 15);
Mercredi 12 h., Livourne-Bastia (mercredi 18 h.);
Mercredi 15 h. 15, Marseille-Bastia (jeudi 6 h.);
Jeudi 15 h., Marseille-Ajaccio (vendredi 6 h. 15);
Vendredi 10 h., Nice-Ajaccio (vendredi 19 h. 30);
Vendredi 12 h., Marseille-Toulon-Calvi (d. 5 h. 15);
Samedi 21 h., Nice-Bastia (dimanche 6 h.).

CORSE-CONTINENT

- Dimanche 23 h.*, Ile Rousse-Nice (lundi 6 h. 15);
Lundi 16 h. 30, Bastia-Marseille (mardi 8 h.);
Mardi 11 h., Bastia-Livourne (mardi 17 h.);
Mardi 16 h. 30, Ajaccio-Marseille (mercredi 8 h. 15);
Mercredi 20 h., Ajaccio-Nice (jeudi 5 h. 30);
Mercredi 21 h., Calvi-Toulon (jeudi 6 h. 30);
Jeudi 16 h. 30, Bastia-Marseille, commerc. (vend. 9 h. 30);
Vendredi 21 h., Bastia-Nice (samedi 6 h.);
Samedi 19 h., Ajaccio-Marseille (dimanche 8 h.);
Lundi 12 h. Nice-Calvi (lundi 18 h.);

N.B. — Les dates entre parenthèses indiquent les jours et heures d'arrivée.

POUR VOYAGER COMMODEMENT

Prenez un carnet de voyage circulaire à itinéraire facultatif ; vous l'établissez vous-même en faisant 500 kilomètres au minimum. Il peut comporter des solutions de continuité. Sa validité est de 30, 45 ou 60 jours suivant l'importance du parcours. Elle peut être prolongée de moitié moyennant un léger supplément. La réduction augmente avec la distance, elle peut atteindre 30 % en 1^{re} classe, 20 en 2^e et 3^e classe. Moitié prix pour les enfants de 3 à 7 ans.

POUR VOYAGER AGREABLEMENT

Prenez des billets aller et retour à prix réduits pour voyages combinés en chemin de fer et en autocar. Ils comportent une réduction de 30 % en toutes classes sur les trajets par fer, sans que vous ayez à remplir d'autre condition que celle d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres en chemin de fer et de 100 en autocar. Leur validité de 33 jours peut être prolongée.

Pendant la période des vacances, vous pourrez obtenir des billets d'aller et retour comportant des réductions de 20 à 30 % selon la classe. Il vous suffit d'effectuer un parcours aller et retour d'au moins 600 kilomètres si vous allez dans une station balnéaire et 300 dans une station thermale et climatique. La validité des billets est de 30 jours, qu'on peut prolonger deux fois de 30 jours.

PLUS ON EST, MOINS ON PAIE

Un billet de famille d'aller et retour peut être obtenu, si on est trois au moins et si on effectue un parcours de 300 kilomètres aller-retour. Les deux premières personnes paient place entière, mais la troisième et les suivantes ne paient que quart de place. 4 personnes ne paient donc que 3 places et demie.

Plus le parcours est long et plus on est nombreux, moins on paie. La voiture automobile bénéficie de 75 % de réduction, 303 francs au lieu de 1175 francs pour 1000 kilomètres de parcours.

POUR LES VOYAGES EN CORSE

Des wagons-lits de 3^e classe circulent entre Paris et Nice. Ainsi, comme les voyageurs de 1^{re} classe, ceux de 3^e peuvent se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de wagon-lit de 3^e classe est des plus réduits : 135 francs.

Pour renseignements complémentaires, demander aux agences du P.L.M.